

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | Pagination multiple. |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

Un an, \$3 00 - - - Six mois, \$1.50

Quatre mois, \$1.00, payable d'avance

Vendu dans les dépôts. - - 5 cents la copie

16^{ME} ANNÉE, No 802 — SAMEDI, 16 SEPTEMBRE 1899

BERTHIAUME & SABOURIN, Propriétaires

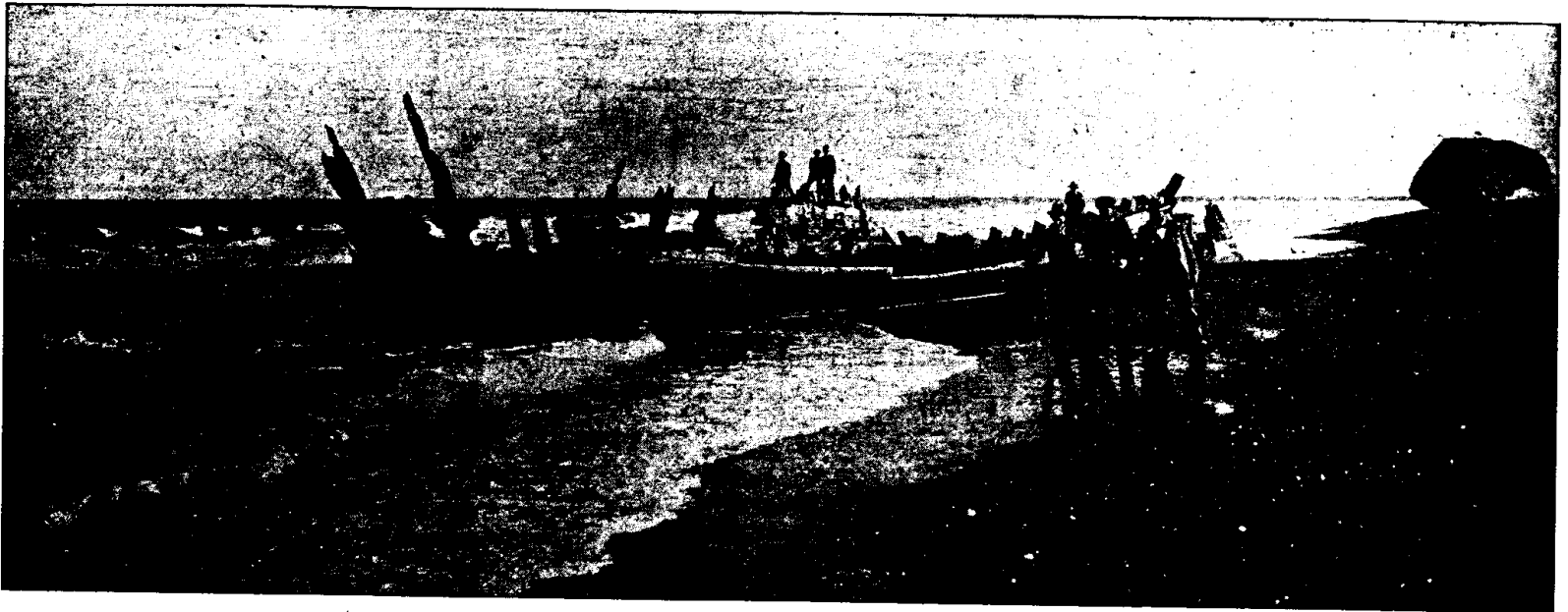
Bureaux : No 42, PLACE JACQUES-GARTIER, MONTREAL

ANNONCES :

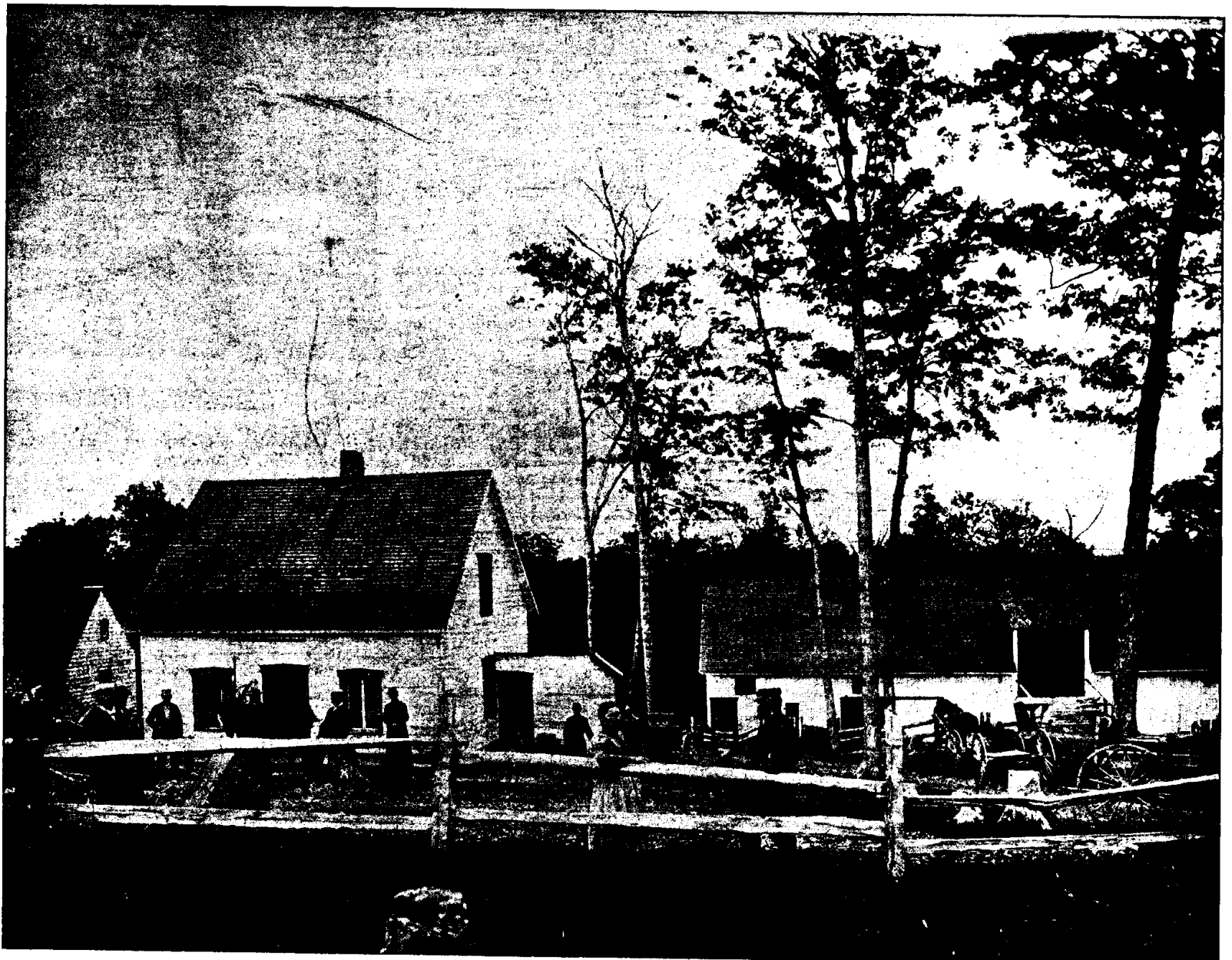
La ligne, par insertion - - - 10 cents

Insertions subséquentes - - - 5 cents

Tarif spécial pour annonces à long terme



GASPESIE.—Port de mer de New-Carlisle



A TRAVERS LE CANADA.—MATAPEDIA : La ferme Beaulieu

Photos Dumas, 112, rue Vitré

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 16 SEPTEMBRE 1899

CHRONIQUE PARISIENNE

PARIS, 18 août 1899.

SOMMAIRE

TEXTE : Chronique européenne par R. Brunet.—La fête du travail, par F. Picard.—Souvenir littéraire, par Gustave Comte.—Nos gravures.—L'honorable A.-N. Morin, par L.-O. David.—Poésie : Le chant de Kabogzi, par A. de Trémaudan.—Un duel en mer, par G. Guillaumot.—Conseils aux jeunes femmes, par Chs Mainard.—M. N. Tousignant.—L'immatérialité de l'âme.—Poésie : Les deux mères, par Jean Rameau.—Les superstitions populaires, par Paul Calmet.—Courrier de la mode.—Bibliographie.—Qu'est-ce que la vie ?—Poésie : A une orpheline, par Marguerite des Champs.—La vie sous la mer.—Théâtres.—Jeux et amusements.—Devinette.—Feuilleton : L'Oiseau du désert.

GRAVURES : A travers le Canada : La ferme Beaulieu à Matapédia ; Gaspésie ; Port de mer de New-Carlisle.—Portraits : M. Jehan-Soudan de Pierrefitte ; J.-S. Fitzpatrick, président du Conseil Central ; P.-C. Chatel, sec.-cor. ; O. Bélanger, trés. ; N. Tousignant.—Taquinerie (double page). Gravure du feuilleton.—Devinette.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélateurs du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

FEUILLETON CANADIEN

Un de nos collaborateurs, avantageusement connu déjà du public lecteur et amateur du beau, M. Régis Roy, d'Ottawa, nous a confié un superbe épisode historique canadien, que nous allons publier.

Le titre seul de l'ouvrage est une attraction, et est plein de promesses : c'est

Le Chevalier Henri de Tonzi

MAIN-DE-FER

(Chronique de la découverte des bouches du Mississipi)

Nous osons croire que ce beau roman sera goûté de nos lecteurs qui, par leur empressement à le lire, encourageront un des leurs. D'autre part, nos abonnés des Etats-Unis feront de la propagande en faveur de ce feuilleton, puisque l'action se passe chez eux.

Nous commencerons cette intéressante publication le 30 SEPTEMBRE.

L'implacable chaleur, si ardente depuis tant de jours, s'en va presque. Les nuits deviennent plus fraîches. On dirait que les invisibles forêts de mondes inconnus et mystérieux agitent, comme de bienfaisants éventails, la tête d'arbres géants qui soufflent une brise exquise du ciel bleu jusqu'à nous.

Les gens qui passent s'épongeant le front, d'un air fatigué, sont moins nombreux.

Les jolies Parisiennes sont plus reposées, plus souriantes, et les toilettes "se tiennent" davantage.

Dans les grands et magnifiques jardins : au Parc Monceau et au Luxembourg, il y a une foule. Les toilettes claires ajoutent à l'éclat des fleurs, comme la senteur des Parisiennes ajoute au parfum des roses. Et de partout monte, maintenant, une sincère apothéose de l'été.

Si tous les hommes parlent de l'affaire Dreyfus et de la rébellion des anti-sémistes, les femmes, elles, s'occupent d'elles-mêmes et ne parlent que de toilettes, sans, bien-entendu, oublier leurs amours—car, nous savons tous la chaleur du cœur des dévouées et charmantes Parisiennes.

"A quoi bon parler politique, quand la vie qui passe ne nous est que prêtée ? Aux hommes l'ennui des choses politiques, et à nous le soleil des choses gaies, délicates et gentilles ; à nous les sentiments où le cœur fait d'inoubliables conférences !"

Ainsi elles chantent, les délicieuses femmes de notre cher Paris. Et n'est-ce pas qu'elles ont un peu raison ?

* *

Le Dr Eugène Lacerte, de Lévis, et le Dr Aristide Blais, de Montmagny, étudient sérieusement : l'un la clinique et l'autre la gynécologie. Le Dr Lacerte suit les cours du professeur Le Dentu, à l'hôpital Necker ; et le Dr Blais étudie la gynécologie sous la direction des professeurs Pozzi et Pinard.

* *

A vous tous, journalistes, mes chers confrères, j'ai pensé en lisant l'article suivant, très bien écrit, par M. Paul Souchon :

UNE MAISON DE LETTRES

Une bonne nouvelle pour nos confrères et pour tous ceux qui font profession d'écrire : un comité vient de se constituer pour fonder, à Paris, sous le nom de *Maison des Lettres*, une œuvre de sauvegarde et de secours exclusivement réservée aux hommes de lettres, à l'unique condition qu'ils justifient de leur qualité.

Toutes les associations de ce genre : Société des Gens de Lettres, des Journalistes parisiens, etc., ne veillent qu'aux intérêts de leurs sociétaires et ne distribuent pas indistinctement leur aide. Une catégorie nombreuse d'écrivains et de journalistes, et non la moins intéressante, celle qui se débat dans la période sombre des débuts et l'incertitude de sa vocation, reste en dehors de leur action. Les indépendants, les isolés, ceux que la fierté, la timidité ou le guignon retiennent toujours dans la souffrance et l'obscurité, ne bénéficient pas non plus de l'existence de ces associations.

En outre, les sociétaires eux-mêmes, dans les cas les plus pressants et les plus désespérés, doivent subir toutes les lenteurs inhérentes aux administrations, remplir des formalités, accomplir des démarches, et ils n'arrivent pas, malgré cela, à obtenir des compensations suffisantes à leurs besoins et à leurs peines.

Considérant cet état de choses, sur l'initiative d'une femme de cœur, Mme Jeanne Robin, un comité comprenant les personnalités parisiennes les plus diverses, s'est formé. MM. Catulle Mendès, José-Maria de Heredia, Léon de Tinseau, Clovis Hugues, Arthur Meyer, Georges Berry, Paul Ginisty, Georges Laguerre, en font partie. MM. Henry Houssaye et Jules Lemaitre sont vice-présidents. Mme la duchesse d'Uzès est présidente.

Le siège de la *Maison des Lettres* est à Passy, 129, rue du Ranelagh. Son mode d'action est le prêt, mais le prêt d'honneur et gratuit, sans garantie et sans intérêt. Après constatation, par une enquête immédiate, de l'identité, on avance au demandeur, pour un temps déterminé, la somme qui lui est nécessaire, le laps de temps et la somme d'argent variant avec la situation.

Ainsi comprise, cette institution ne présente aucun des inconvénients des institutions analogues. Elle n'établit pas de différences ni de degrés entre les gens de lettres et elle vient en aide, directement et rapidement, à tous ceux qui lui en paraissent dignes.

Ce système de prêt sur l'honneur, et sans aucune garantie comme sans intérêt, met en même temps à l'abri la dignité de l'homme de lettres et les intentions philanthropiques de l'œuvre.

En évitant à un écrivain besogneux la honte et les difficultés des sollicitations, on l'engage à cesser plus tôt ses embarras, on lui épargne des ennuis inutiles et peut-être des douleurs et des désespoirs irréparables. En faisant appel à son honneur pour le remboursement de la somme prêtée, on excite ce que l'amour-propre a de plus profond et de plus pur, on prépare les voies au travail et à la féconde activité.

D'autres part, les personnalités qui sont à la tête de la *Maison des Lettres* pour en assurer le fonctionnement en garantissent aussi suffisamment, je pense, le complet désintéressement.

Cette œuvre n'est point une affaire d'argent. Elle ne saurait même subsister et continuer son action à peine commencée que si de bonnes volontés s'émeuvent. Déjà quelques généreux donateurs ont permis sa constitution première. En peu de jours douze cents demandes sont parvenues au comité. Dix mille francs ont été distribués. Ces chiffres montrent bien de quelle utilité était cette *Maison des Lettres* et quel rôle social elle est appelée à remplir.



M. JEHAN SOUDAN DE PIERREFITTE, Commissaire-spécial de l'Exposition Normande-Canadienne

Mais, si le nombre des demandes s'accroît, les ressources s'épuisent. La fondation de la *Maison des Lettres* a rendu évident un mal dont souffre, entre tant d'autres, notre monde moderne et elle a apporté, en même temps, le remède. Il faudrait lui permettre de le répandre longtemps encore et d'une manière plus efficace et plus générale.

Que tous ceux qui portent intérêt aux lettres, que tous ceux que l'emploi de leur fortune pour le bien des hommes préoccupe, se tournent vers cette œuvre. En arrêtant les embarras d'un littérateur, en lui rendant la tranquillité nécessaire à la continuation de son œuvre, ils permettront peut-être l'éclosion d'un beau livre, et un beau livre, selon Mallarmé, c'est là "le but du monde."

Depuis la publication de ces lignes, Rotschild vient de faire un don de cinq cent mille francs à la *Maison des Lettres* !

Saluons, en passant, les riches généreux qui savent donner à toutes les œuvres sociales de charité ou d'art.

* *

Depuis quelque temps, déjà, sont partis les docteurs Bédard, de Québec, et Lupien, de Lewiston.

Le Dr Lupien, qui s'est occupé de médecine générale, s'en retourne avec des connaissances nouvelles, très utiles.

Et le Dr Bédard, qu'il faut féliciter d'une manière spéciale d'être venu étudier à Paris la spécialité des maladies de la peau, est également reparti pour l'excellente ville de Québec.

Le Dr Bédard a compris qu'il fallait un spécialiste pour les maladies de la peau, dans une grande ville comme Québec ; et, non seulement, il est venu acquérir ici de très réelles connaissances ; mais encore il a voulu apporter au Canada tous les instruments, tous les outils et toutes les choses nécessaires au traitement délicat et difficile de ces maladies.

Nos félicitations.

* * *

Voici le portrait de notre très sympathique et distingué confrère, M. Jehan Soudan de Pierrefitte.

Il est pris avec sa gentille fillette dont il "ne peut se séparer" dit-il, paternellement.

M. Jehan Soudan de Pierrefitte est le commissaire-spécial de l'Exposition Normande-Canadienne (*) de Honfleur. J'aurai, d'ailleurs, à reparler de cette patriotique exposition et de son très dévoué organisateur.

Comme M. Louis Herbette, en voyant ce qu'il y a à faire dans l'intérêt commun de la France et du Canada, M. de Pierrefitte s'est levé et a voulu agir. Son premier acte est brillant et promet beaucoup pour l'avenir.

C'est avec un plaisir immense que nous saluons, en lui, un apôtre de nos chères idées franco-canadiennes.



LA FÊTE DU TRAVAIL

Nous publions les portraits de MM. J.-S. Fitzpatrick, président du Conseil Central et président du Comité de la Fête du Travail ; P.-C. Chatel, président du Comité Exécutif de l'Union Typographique Jacques-Cartier, secrétaire-correspondant du Conseil Central et secrétaire du Comité de la Fête du Travail ; O. Bélanger, représentant les Briquetiers, trésorier du Conseil Central.

La Fête du Travail, le 4 de ce mois, a été favorisée par un temps splendide. A Québec, la fête a commencé par une messe solennelle ; à Montréal, on n'a pas jugé bon d'en faire autant.

Le défilé des différents corps de métiers s'est fait dans un ordre excellent : il est regrettable, cependant, que l'on n'ait pas pavisé les rues par lesquelles passait le défilé—si nous en croyons nos confrères.

Les fêtes du peuple, de nos bons ouvriers, sont les fêtes de toute la population : il y a le lien social, l'enchaînement voulu entre les différentes classes de ce qui constitue la société civile, l'échange qui s'établit entre l'ouvrier donnant son travail et son temps et le patron dont le devoir impérieux est, non pas de spéculer sur la pauvreté de celui qui se donne à louage, mais de payer un prix rémunérateur, équitable, permettant au travailleur, quel qu'il soit, de vivre honnêtement.

Cette question de salaire juste et raisonnable préoccupe fort peu certains patrons, malheureusement, et comme conséquence inévitable, les murmures, les plaintes se font jour, les caractères s'aigrissent, la résistance s'organise, les grèves se produisent.

Il n'y a pas d'esprit familial, si j'ose employer ce mot, entre le patron et l'ouvrier ; combien de fois n'avons-nous pas entendu dire au premier, à la moindre plainte du second : "Après vous, un autre !" Ce n'est pas le moyen d'arriver à une production supérieure, en qualité comme en quantité. L'ouvrier, sachant que son emploi ne dépend que d'un caprice de contre-maître flagorneur, à quatre pattes—on peut dire cela ici—devant un maître hautain, dur, sans

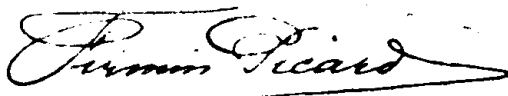
entrailles devant le pauvre père de famille, ou soutien de famille, qui ne lui plaît pas entièrement, cet ouvrier, disons-nous, fait sa besogne avec dégoût ; le travail qu'il donne s'en ressent évidemment, et à la première occasion, le contre-maître mauvais, ou le patron impitoyable le met à la porte pour le remplacer... et cela recommence, cela va de mal en pire.

En prenant un ouvrier, le patron de ce continent a la conscience de prendre une annexe à sa machine : il lui jette un maigre salaire à la face, comme le chauffeur jette une pelletée de charbon dans le foyer de sa machine. Que l'ouvrier soit surchargé, écrasé ; que son travail représente trois ou quatre fois ce qui lui est alloué, cela inquiète bien le patron ! Après celui-là, un autre.

Nous ne pouvons nous livrer ici à une étude sociale : le temps en viendra peut-être.

Mais nous disons qu'il est bon de donner du repos, des distractions honnêtes à l'ouvrier. Dans le temps, avant la Révolution qui a tout bouleversé, l'Eglise, agissant comme une mère pleine de prévoyance, avait des fêtes obligatoires dont le nombre doublait les jours de repos dominical : notre siècle a supprimé tout cela—mais voici que le peuple et les gouvernants reconnaissent qu'il faut, de temps à autre, une journée de repos aux travailleurs, c'est à ceux-ci de sanctifier leurs amusements honnêtes par un hommage public au Créateur, comme cela s'est fait à Québec.

Nos ouvriers ont du cœur, de la reconnaissance : ils savent remercier Dieu qui les protège. Ils connaissent leurs véritables amis : s'ils se laissent parfois entraîner loin du chemin du devoir, ils supportent qu'on leur rappelle leur devoir, parce que ceux qui leur disent la vérité sans crainte ne sont pas près de se servir de ces braves ouvriers comme de marchepied pour assouvir des ambitions parfois invouables.



SOUVENIR LITTÉRAIRE

Dédié à mon excellent ami, Louvigny T. de Montigny.

Une circonstance néfaste a fait germer dans mon âme une foule de souvenirs bien chers, de notre ancienne confraternité littéraire.

C'était alors les jours si pleins d'illusions—disparus à jamais,—de notre sortie de collège. Notre bourse était vide, mais nos âmes débordaient d'enthousiasme ; nous rêvions poèmes, drames en vers et en prose, contes bleus ou fantastiques, avec toujours pour couronnement les apothéoses du public infailliblement dues à nos jeunes talents.

Nous étions là, dans ton appartement à la Montée du Zouave, huit ou neuf, toujours les mêmes : Desjardins, Melançon, de Martigny, Charbonneau, Beau lieu, de Bussières, Ferland, Massicotte, Gill, toi et moi... et les échos des vieux murs frissonnaient sous nos professions de foi. Nous jurions alors par Gauthier, Musset, Hugo, Flaubert, Alexandre Dumas fils, Paul Verlaine, Hérédia, etc., et c'était des tirades à n'en plus finir accompagnées de grands gestes auxquels nous aurions voulu donner des envergures d'aigle !

"Que les temps sont changés !" —Chacun de nous s'orienta et lança avec force ses illusions contre le dur granit du "Stuggle for life." Elles ne purent résister et se brisèrent sous le choc. Et ce qui reste aujourd'hui de ces heures d'antan, quelques opinions bien accréditées et un gousset toujours à peu près vide comme alors.

Oh ! les heures délicieuses que nous passâmes ensemble, et si vite envolées ! Oh ! nos folles joies, lorsque tu nous apportais quelques bouquins que ton père nous avait trouvés dans sa bibliothèque !

Puis, voici qu'aujourd'hui, il vient de mourir, l'honnête homme qui daignait nous sourire paternellement et protéger nos enthousiasmes littéraires... et un peu de ton deuil a rejailli sur nous, attristé nos figures, creusé un sillon nouveau dans nos âmes rêveuses des

bonheurs entrevus dans les livres, assoiffés d'idéals impossibles.

Il était bon et juste, catholique ardent à l'âme aussi fortement trempée que celle des croisés.

Lui, le zouave, le chevalier de Pie IX, qu'il nous a été donné d'approcher de si près et que toute une ville pleure aujourd'hui, lui que nous avons connu, apprécié comme littérateur, aimé un peu comme un père à cause de l'intérêt qu'il nous a prouvé !

Lui, ton père, ami, le meilleur d'entre tous, vient de disparaître et d'ajouter un deuil nouveau aux autres deuils publics si fréquents dans notre population, depuis quelques mois.

Il est heureux, parce qu'il a souffert, parce qu'il a lutté, et son souvenir demeurera éternel parmi ceux qui l'auront connu comme nous l'avons connu.

A ta famille, ami, offre les consolations et les sympathies de ceux qui ont partagé tes enthousiasmes, et se sont créés une large place dans ton amitié et ton souvenir.

GUSTAVE COMTE.

NOS GRAVURES

Nos lecteurs savent avec quel plaisir nous reproduisons des vues du Canada. Faire aimer ce sol, essayer d'y fixer le colon, c'est ce à quoi nous travaillons de notre mieux. D'autres écrivent des choses très fortes ; M. L.-O. David publie d'excellents articles ; nos confrères de Québec, de Montréal, de toute la province pouvons-nous dire, cherchent les moyens les plus pratiques de pousser à la colonisation : nous tâchons de les aider selon nos faibles moyens, nous publions des gravures qui sont presque des tableaux, et que bien des familles conservent avec soin.

Nos vues d'aujourd'hui ont été prises dans la Mata-pédia, sur les bords du golfe. La ferme que nous donnons en première page montre que le travail persévérant donne presque toujours une honnête aisance : c'est tout ce que peut désirer une famille aux goûts modestes, sans idées de luxe à outrance, sans désir de folles dépenses, sans ambitions malsaines.

Les enfants dans cette atmosphère de paix, de bonheur, sont gentils, généralement bien élevés.

Qu'il leur arrive parfois une espièglerie, comme celle que montre notre gravure en double page, cette espièglerie est rachetée par le bon petit cœur de l'enfant. Voyez, d'ailleurs, le savetier rire lui-même à la vue de l'étourdi passant à travers le carreau de papier pour saluer... peu militairement, je le veux bien ; mais je parie que ce petit polisson voulait jouir de son reste de vacances !...

Pardonnons-lui, s'il promet de ne plus recommencer.

DE THERMES.

L'HONORABLE A.-N. MORIN

La bonté et la charité de l'honorable Auguste-Norbert Morin étaient proverbiales, il donnait tout aux pauvres, tout, jusqu'à son dernier sou ; de sorte que, sa pension payée, il ne lui restait rien pour s'habiller.

Un jour, sir L.-H. Lafontaine lui dit qu'il ne voulait plus le voir paraître dans les rues avec l'accoutrement bizarre qu'il portait, que c'était un scandale. Il lui mit vingt-cinq louis dans les mains et lui enjoignit d'aller s'habiller. M. Morin s'en allait chez un tailleur, lorsqu'il rencontra un client malheureux dont il avait perdu le procès ; le client l'attendrit tellement sur son sort et sur le résultat de ce procès, que M. Morin lui mit les vingt-cinq louis entre les mains, en lui recommandant bien de ne pas en parler à M. Lafontaine. Mais M. Lafontaine, voyant toujours Morin avec la même toilette, se décida à lui demander des explications. M. Morin hésita un moment, mais, ne pouvant mentir, il finit par raconter l'affaire. M. Lafontaine le gourmanda, malgré l'envie de rire qu'il avait, et lui dit qu'il était décidé, cette fois, à l'emporter. Il l'emmena chez un tailleur et lui fit faire un habillement complet.

L.-O. DAVID.

(*) M. le Commissaire-général, de l'Exposition Normande-Canadienne, à Honfleur, serait, je le sais, très-heureux de recevoir du Canada, des vues ou portraits des palais de glace et de toutes choses originales de notre pays.

LE CHANT DE KABOGOZI

Les hommes se font dit : " Il nous est étranger ! "
 ALFRED DE VIGNY.

*L'homme m'a dédaigné et me voilà réduite
A chercher un refuge au loin, malgré l'effroi
Que m'inspire au désert la mort triste et subite !...
Mais j'aime mieux mourir, car où trouver un gîte ?
Et si je meurs, qui parlera de moi ?*

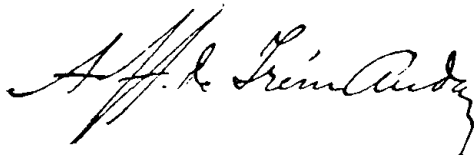
*Peut-être je mourrai sans secours, inconnue,
Au milieu du désert, sans confesser ma foi (*).
Je périrai là-bas dans la savane nue,
Bien loin de mon pays, sans être prévenue !...
Et si je meurs, qui parlera de moi ?*

*Un grand chef lorsqu'il meurt laisse beaucoup d'esclaves,
Beaucoup d'or et de dents d'éléphant après soi.
Mais moi, Kabogozî, je n'ai rien : les entraves
Que porte encor mon pied sont de tristes épaves !...
Et si je meurs, qui parlera de moi ?*

*Pour trouver un abri dans ma fuite si triste,
Pour garantir mon corps des cruautés du froid,
Je chante en m'en allant, mais partout on résiste
A ma voix qui se plaint—personne ne m'assiste !...
Et si je meurs, qui parlera de moi ?*

*Un animal sauvage au désert solitaire,
En me voyant ainsi sans suite et sans courtois,
Me dévorera, car il ne me craindra guère :
Je suis seule !... Et quel est celui qui, sur la terre,
Le saura ? Qui donc parlera de moi ?*

*Un grand chef, en mourant, laisse dans sa demeure,
Beaucoup de blé, beaucoup de femmes ; il est roi !
Moi, je manque de tout ; et je chante, je pleure ;
Personne n'est touché de ce chant qui m'écarure.
Mieux vaut mourir ! Qui parlera de moi ?*



UN DUEL EN MER

I

La Bonne-Joséphine courait sur les vagues, emportée dans un tourbillon.

Une heure à peine avait suffi pour changer l'aspect de la mer. Le soleil pâle, dont les rayons rasaient l'eau et la faisaient étinceler, avait peu à peu disparu sous un rideau de nuages jaunes, couleur de cuivre. Tout un amoncellement de nuées barrait le ciel, l'envahissait lentement, mettant sur ce qui restait encore visible de la voûte lumineuse une tache grandissante.

En même temps que la clarté diminuait en haut, la mer s'était assombrie.

L'eau, qui reflétait le ciel, avait éteint progressives étincellements. Elle était devenue glauque, puis noire comme de l'encre. Et sur cette mer lugubre des vagues courtes couraient, frangées d'écumes blanches, rapides, pressées, passant les unes sur les autres comme si elles avaient hâte de se rendre à quelque rendez-vous, vers un point inconnu de l'immensité.

Il y avait eu d'abord autour du navire un angoissant silence, comme si la bouche invisible qui soufflait le vent, qui menait les nuées, qui enflait la mer prenait un peu de répit avant de déchaîner les éléments ; mais on devinait que ce répit serait court et qu'il fallait se hâter.

La goélette avait pris son allure de gros temps. Les écouteilles avaient été fermées et les voiles réduites ; l'homme de barre avait été attaché à l'aide d'un filin qui lui faisait plusieurs fois le tour du corps. Le bateau commençait à bondir d'inquiétante façon.

A présent, le ciel entier était pris. La tache sombre avait mangé tout ce qui restait de bleu. C'était comme une voûte lourde, comme un dôme pesant et bas, qui semblait immobile. Mais, en regardant attentivement on s'apercevait bien vite que, là-haut, tout était en mouvement. Des nuées déchaquetées passaient rapi-

(*) Kabogozî vient d'être convertie au catholicisme. Ce chant est traduit d'un passage de la " Propagation de la Foi."

des, comme prises de vertige. Tout fuyait, courait, se dépêchait, volait vers le point mystérieux.

Et, soudain, avant même qu'un souffle eût passé sur la mer, une vague énorme s'enfla, grandit, accourut, monstrueuse et hurlante...

Devant elle, la mer se creusa ; le navire tout entier descendit et disparut dans ce gouffre liquide...

La vague géante creva avec un bruit assourdissant, balayant le pont de sa volute.

Il y eut un craquement sinistre dans le grément et dans la mâture...

Mais la Bonne-Joséphine s'était redressée et, malgré les cordages arrachés et sa voile mouillée, qui pendait comme une aile d'oiseau blessé, elle s'était prise à courir follement sur les vagues, emportée dans le grand souffle, vers le rendez-vous inconnu où tout courait.

A partir de ce moment, la sarabande avait commencé. Dans le ciel, des tentures de ténèbres se dévadaient sans cesse. Une pluie glacée, que le vent chassait, tombait en fouettant et cinglant.

II

Celui qui tenait la barre, Pierre-Marie Ledantec, était un jeune gars de vingt-quatre à vingt-cinq ans. Il supportait la lutte avec une belle crânerie. Sous son vêtement ciré, serré au col et aux poignets pour empêcher l'eau de passer, il demeurait droit et hardi, confiant en ce bateau qu'il connaissait bien, sans peur aucune, amusé plutôt par l'épouvantable clameur de la mer et du vent, et par cette tressillante sensation de chute au fond des abîmes, entre les vagues géantes qui se dressaient comme des murailles de chaque côté du navire.

Il était seul, attaché à sa barre, dans cette nuit épouvantable, sur ce navire où l'eau ruisselait et dont le plancher prenait des inclinaisons folles.

Deux fois, le patron avait montré sa vieille face tannée par une écouteille et s'était informé :

— Eh bien ! petiot... ça sent-y l'enfermé là haut ?

Puis, il s'était empressé d'aller rejoindre l'équipage qui se tenait au chaud, en bas, dans la fumée des pipes, dans l'odeur de goudron et de poisson, et qui jouait aux cartes en vidant le reste de l'eau-de-vie.

Pierre-Marie redoublait d'attention. Il estimait que l'on n'était pas loin de la côte et que cette course folle sur les vagues pouvait bien faire entrer la goélette à Paimpol beaucoup plus tôt que l'on ne pensait. Et justement, à deux reprises, il avait cru voir briller très loin, dans la nuit, une étoile qui ne pouvait être qu'un phare.

Puis, tout avait disparu dans le grand bouillonnement noir, et il s'était dit alors qu'il rêvait, — que Paimpol était loin encore, bien loin !

Et un gros soupir avait gonflé sa poitrine.

C'est qu'en effet la joie du retour se doublait chez le jeune homme d'une crainte qui lui faisait battre le cœur plus vite : celle de se retrouver face à face avec la plus jolie, la plus coquette, la plus aimable des Paimpolaises : Jeannie, la fille de Jean Gouédic.

Ils avaient été élevés porte à porte. Il leur semblait, à lui comme à elle, qu'ils s'étaient toujours connus. En grandissant, leur amitié s'était changée en un sentiment plus vif. Et ils s'étaient promis d'être l'un à l'autre.

Le père Ledantec s'apprêtait même à faire la demande en mariage, quand un événement imprévu s'était produit.

Avant même qu'un mot eût été dit, Jean Gouédic avait annoncé à tout Paimpol que Louis Didier, le fils de Didier l'armateur, un matelot de l'Etat, qui rentrait du service, — un gars superbe, — et qui avait navigué, tournait depuis quelque temps autour de sa fille et qu'il serait heureux de l'avoir pour gendre.

Pierre-Marie eut la sensation d'une chute dans le vide ! C'était l'anéantissement de ses rêves, de ses espérances ! Lutter ? Il n'y songeait même pas ! Est-ce qu'il y avait à lutter contre Didier, un beau gars, le plus beau gars de Paimpol, assurément, comme Jeannie en était la plus belle fille ? Et riche en outre ! Le fils d'un armateur, alors que lui...

Ah ! non, ça lui crevait le cœur !

Puis, voilà qu'un revirement s'était produit. Le vieux Gouédic, en apprenant la rivalité qui existait entre les deux hommes, avait demandé à réfléchir ; il avait exigé leur éloignement. Jeannie était encore trop jeune, après tout ! Elle avait besoin de consulter son cœur ; ses soupirants, une fois loin d'elle, l'oublieraient peut-être... A moins qu'elle ne les oubliât elle-même... La campagne de pêche s'ouvrait ; c'était six mois de gagnés !

Didier et Pierre-Marie avaient pris du service, et le hasard avait voulu qu'ils fussent engagés tous les deux sur le même bateau

Entre les deux hommes, les relations étaient restées extrêmement tendues. Pierre-Marie affectait de ne pas voir son rival. Cependant, quand son regard croisait celui de Didier, il était surpris de la dureté et de l'expression de haine qui s'y lisait.

III

Attaché à la barre, dans cette nuit affreuse où tout hurlait, où tout était noir, Pierre-Marie songeait que le lendemain peut-être la Bonne-Joséphine entrerait à Paimpol, qu'il y reverrait Jeannie et que celle-ci lui préférerait le beau Didier, — ce Didier qui était là, sous ses pieds, dans la cale, avec les autres, à s'enivrer d'eau-de-vie, dans la fumée des pipes, tandis qu'il veillait et luttait, lui, seul dans l'immense nuit noire, pour la sécurité de tous.

Soudain, à quelques pas, sur le pont oscillant où s'éroulaient les vagues, le jeune homme crut distinguer une ombre.

Un homme était sorti de la cale et s'avancait vers le banc, titubant, se prenant les pieds dans les cordages, s'accrochant aux mâts pour ne pas être jeté par-dessus bord.

Et, tout-à-coup, Pierre-Marie le reconnut :

— Didier !

C'était, en effet, le matelot qui s'avancait vers lui. Didier était ivre. Entre ses dents il tenait son couteau ouvert. Quand il fut tout près, il parla.

— Demain nous serons à Paimpol, dit-il. L'un de nous deux y sera de trop. Mieux vaut en finir : prends ton couteau, j'ai le mien.

— Didier, va-t'en ! s'écria Pierre-Marie ; tu as bu et tu ne sais ce que tu fais !

— Prends ton couteau, te dis-je !...

— Didier, ne me trouble pas !... J'ai déjà tant de peine à maintenir la route !...

— Qu'importe !... Si nous somlrons, ce sera tant mieux !... Nous sommes seuls. Ne me comprends-tu pas ? Je veux Jeannie ; toi aussi ! Prends ton couteau !...

— Laisse-moi, Didier !

— Tu refuses ?... C'est bien !... Alors défends-toi ! Et Didier se jeta sur le jeune homme.

Celui-ci, devant le danger, avait à moitié dénoué la corde qui le retenait.

Le matelot eut un rire de fou :

— Tu es attaché ?... Tant pis pour toi !... Et puis, nous sommes seuls !...

— Didier !... tu vas commettre un crime !

L'autre eut un nouvel éclat de rire.

Soudain, comme il abandonnait le mât auquel il se cramponnait pour bondir sur son rival, un paquet d'écume balaya le pont.

Un cri strident domina le hurlement de la vague monstrueuse : Didier venait d'être emporté.

— Un homme à la mer !

A ce cri, les hommes accoururent sur le pont.

Le navire dansait sur les crêtes. Autour de lui, tout était noir, d'un noir d'encre. Le ciel et la mer hurlaient la mort.

Effrayés, les matelots se regardaient, cramponnés aux cordages pour ne pas être enlevés.

Dans la nuit, un dernier cri s'éleva — un appel désespéré, suprême !

Pierre-Marie s'élança :

— Que l'un de vous me remplace à la barre ! cria-t-il.

Et, conservant autour de son corps le bout de grelin qui avait servi à l'attacher, il enjamba le bord et se jeta dans l'eau sombre.

IV

Le lendemain, le ciel frais, nettoyé de ses brumes, était redevenu bleu ; le soleil riait sur les vagues apaisées, et la *Bonne-Joséphine*, ouvrant toutes grandes à la brise ses voiles blanches, pareilles à des ailes d'oiseau, entrait dans la baie de Paimpol.

Une foule anxieuse attendait le retour des matelots.

Quand le navire eut accosté, deux hommes sautèrent sur le quai. L'un, grand, fort, bien bâti, un beau gars dans toute l'acception du terme, entraîna l'autre, presque de force, vers un groupe qui se tenait un peu à l'écart. Arrivé devant une ravissante fille de dix-huit à vingt ans qui les regardait venir, un peu étonnée de les voir ainsi la main dans la main, le beau gars, qui n'était autre que Didier, lui jeta Pierre-Marie au cou en disant :

— Épouse-le, Jeannie, car il vaut mieux que moi !
GEORGES GUILLAUMOT

CONSEILS AUX JEUNES FEMMES

Je vous en prie, Mesdames, ne tombez pas dans l'erreur si commune qui fait considérer un tout jeune enfant comme ayant le droit de tout faire, parce qu'on ne le doit corriger de ses travers que plus tard.

Rien n'est aussi nuisible pour l'avenir de votre fille ou de votre petit garçon que ce raisonnement qui, d'ailleurs, n'en est pas un.

En effet, si tous les hygiénistes s'accordent à dire que l'enfant doit être tenu jusqu'à sept ans éloigné des études, si peu compliquées soient-elles, parce qu'il importe de le laisser se développer au point de vue physique, et qu'il y aurait, d'autre part, un danger réel à surmener sa jeune intelligence et à surexciter outre mesure son cerveau et son système nerveux, tous vous diront également qu'il faut commencer de bonne heure à réprimer tout ce qui chez l'enfant relève d'un instinct contraire à sa santé, à son développement, à l'acquisition par son individualité matérielle des forces nécessaires pour cette lutte permanente qui est notre lot ici-bas, aussi bien dans le domaine physique que dans celui de la morale.

Et le même langage sera tenu par le moraliste, touchant l'éducation, cette hygiène d'un jeune caractère.

Aussi bien qu'on vous recommandera d'apprendre à votre enfant à se tenir droit, à marcher de façon à ne pas laisser ses membres encore faibles prendre de mauvaises positions, vous conseillera-t-on de prendre toutes les mesures compatibles avec la faiblesse de ses moyens intellectuels, pour empêcher de fausser son jugement, de laisser libre cours à ses mauvais penchants instinctifs.

Dans l'un et l'autre cas, les tares que vous laisseriez s'implanter seront difficiles, sinon impossibles à faire disparaître complètement, et les efforts qu'on pourra tenter dans ce sens, occasionneront à votre fils ou à votre fille des souffrances incomparablement plus pénibles que la gêne à laquelle vous auriez à les soumettre aujourd'hui. De votre côté, vous éprouverez beaucoup moins de peine, pour obtenir de bons résultats, maintenant que plus tard.

Il ne s'agit pas, certes, d'imposer à l'enfant un système d'éducation capable d'en faire un être accompli, mais bien seulement de le discipliner dans la mesure de ses forces intellectuelles, et de couper à la racine toutes les imperfections morales que vous apercevez en lui.

Laissé à lui-même, il devient forcément volontaire, exigeant, que sais-je encore ? Matez ses mauvais instincts, et vous aurez un enfant, non point parfait, ce qui serait en fait une sorte de phénomène, mais docile, franc et d'humeur égale.

Jamais le mot dégressif n'a été mieux approprié, à mon sens, que dans cette circonstance. C'est un travail de préparation à la besogne que la nature et la morale, ainsi du reste que nos lois sociales nous imposent ; à l'éducation, ce pétrissage d'un être ébauché seulement, cette œuvre capitale de la vie spirituelle du père

et de la mère, qui les élève presque au rang de créateurs et dont l'avenir de l'enfant dépend d'une façon absolue.

Je ne veux pas aujourd'hui vous indiquer mes idées sur l'éducation. J'en ai beaucoup que je crois excellentes, et que je vous communiquerai quelque jour ; mais j'insiste sur ce point essentiel, qu'il faut " dresser " les petits enfants.

Si vous agissez ainsi, vous verrez le petit homme ou la petite femme en herbe, se développer tout aussi vigoureusement que si vous l'abandonniez à ses instincts natifs. Bien mieux, en pliant ce petit caractère à l'obéissance, vous vous donnez le moyen d'appliquer d'une façon beaucoup plus certaine et partant efficace, les mesures que commande l'hygiène, et vos efforts assurent le double avantage d'un progrès moral et d'une amélioration physique.

Avouez qu'à ce prix il n'y a pas à hésiter, et qu'on n'est pas excusable de dire, comme tant de mamans peu excusables : " Le pauvre chéri aura bien le temps de souffrir ! "

Il n'est pas, parmi les clichés de la galerie, une phrase qui ait mieux que celle-là le don de m'exaspérer. Chaque fois que je l'entends prononcer, je ne puis m'empêcher d'ajouter mentalement : " Il aura le temps de subir les souffrances que sa chère petite maman lui prépare en le couvrant de caresses. " Et je pense qu'il est des mères très tendres, très affectueuses qui se complaisent dans les cajoleries, s'amuse au fond elles-mêmes avec une poupée vivante et forgent, en chantant des berceuses attendrissantes, les tenailles avec lesquelles sera déchirée cette chair blanche et rose qu'elles embrassent.

CHARLES MAINARD.

M. N. TOUSIGNANT

Nous sommes heureux d'ajouter à notre galerie de portraits d'hommes d'affaires et de profession, la sympathique figure de M. N. Tousignant.

Peu de nous ne connaissent pas ce marchand dont les succès font pour ainsi dire partie de l'histoire du commerce de nouveautés.



Photo. Laprés & Laverne

M. Tousignant est dans la fleur de l'âge.

Après des études rapides mais solides, il débuta, comme la plupart, en servant comme commis. Il ne fut pas lent à s'élever de plusieurs crans dans sa sphère.

En 1880, avec M. Arthur Gagnon, il fonda la maison (Gagnon & Tousignant, qui fit grand commerce durant

nombre d'années, puis s'étant séparés, M. Tousignant établit " Le Louvre. " Dans une sphère moins étendue, cet établissement a les qualités de son homonyme de Paris. C'est un magasin de confiance, le fla-fla, les trucs en sont sévèrement bannis et il est généralement reconnu comme le " Magasin des Familles. "

M. Tousignant a plus que beaucoup d'autres relevé le niveau du commerce de nouveautés, remis en honneur les traditions du beau et du bon commerce.

Tel propriétaire, tel magasin ! C'est bien le cas de le proclamer bien haut ici.

En effet, de même que M. Tousignant offre un heureux composé de tact raffiné, de procédés délicats, de probité presque méticuleuse, de même aussi son établissement est remarquable par cette qualité du " business conservatism " si hautement prisé, par la façon dont s'y fait le service et par cette certitude que l'on a d'y être accueilli non comme gens à plumer, mais comme clients à respecter et à satisfaire.

M. Tousignant est reconnu pour un acheteur émérite, qualité dont le public est tout le premier à profiter, tant sous le rapport du goût contenté que des prix. Sa parole est immuable ; quand il vous l'a donnée, ne craignez pas, rien ne peut l'en faire dédire. C'est encore une de ses qualités que tous lui reconnaissent.

Il n'a que des amis ; par mariage il est allié à l'une de nos plus belles et sympathiques familles canadiennes et lui-même est le fondateur d'une charmante petite famille avec laquelle, après les labeurs de son commerce, il retrouve le charme du " home " le plus attrayant.

Bref, le Louvre est une institution que le Montréal Canadien-français élégant et économe doit visiter ; où l'on trouve et les nouveautés les plus alléchantes et les meilleurs artistes en confection pour les deux sexes.

L'IMMATERIALITÉ DE L'ÂME

Pour peu que je consente à rentrer en ma mémoire, à me consulter, j'entendrai retentir à mon oreille ces mots que l'Éternel a gravés dans mon cœur : " Sois juste, et tu seras heureux. "

Il n'en est rien pourtant, à considérer l'état présent des choses, à voir le méchant prospère et le juste affligé.

Voyez aussi quelle colère s'allume en nous à ce contraste : la conscience n'a pas assez d'indignation pour le déplorer, elle s'élève et murmure contre son auteur, et lui crie en gémissant, " Tu n'as trompé ! "

" Je t'ai trompé, ténéraire, qui te l'a dit ? ton âme est-elle anéantie ? As-tu cessé d'exister ? O mon fils ! pourquoi n'as-tu pas confiance en moi ? pourquoi es-tu sans cesse à répéter que la vertu n'est rien, au moment où l'on t'a appelé à jouir du prix de la tienne ? Tu vas mourir, penses-tu : non tu vas vivre, et c'est alors que l'on te tiendra tout ce que l'on t'a promis. "

On dirait, à entendre les murmures des impatients mortels, que Dieu leur doit la récompense avant le mérite, et qu'il est obligé de payer leur vertu d'avance. Oh ! soyons bons premièrement, et puis nous serons heureux.

N'exigeons pas le prix avant la victoire, ni le salaire avant le travail. " Ce n'est point à l'instant où il est engagé dans la lice, disait Plutarque, que le vainqueur de nos jeux sacrés est couronné ; c'est après qu'il a achevé de la parcourir. "

Si l'âme est immatérielle, elle peut survivre à ce corps périssable auquel elle est unie, et si elle a cette faculté, la Providence est justifiée.

Quand je n'aurais d'autres preuves de l'immortalité de l'âme que le triomphe du méchant et l'oppression du juste en ce monde, cette preuve, à elle seule, m'empêcherait d'en douter.

Une si choquante dissonnance dans l'harmonie universelle me ferait chercher à la résoudre. Je me dirais : tout ce qu'il y a de plus certain, c'est que tout ne finit pas pour moi avec la vie, c'est qu'au contraire tout rentre dans l'ordre à la mort.

LES DEUX MÈRES

*Là-bas, bien loin, sourit une maison très blanche ;
Là-bas, bien loin, s'éploie une mère au front gris ;
La maison se lève et la mère se penche,
L'une branle sa tête et l'autre ses lambris.*

*Je suis le fils des deux et mon cœur les vénère.
Quand je vais au pays, dans la belle saison,
Je vois s'ouvrir pour moi tes deux bras, ô ma mère !
Je vois s'ouvrir pour moi ta porte, ô ma maison !*

*Et je baise les mains, et je baise les pierres,
Je regarde les doigts et les planchers tremblants ;
Et j'ai des pleurs très doux au bord de mes papiers
Pour la mère au front gris et la mère aux murs blancs !*

*Quand il faut repartir, tout mon être se broie ;
Ma mère a son mouchoir dans ses poings délabrés,
Et longtemps ma maison, sur la route, m'envoie
L'adieu muet et blanc de ses murs adorés.*

*Un jour, les yeux emplis de larmes coutumières,
Mère aux tendres adieux, maison aux blancs saluts,
Sous votre ciel d'azur inondé de lumières,
Je m'en irai, très pâle, et ne vous verrai plus !*

*O ma maison natale aux corniches moussues,
Sois bonne aux étrangers que tu protégeras !
O terre du pays dont mes chairs sont issues,
Sois douce à la maman que tu recueilleras !*

*Et, quand tu seras morte, ô ma maison si chère,
Que Dieu peuple de fleurs tes décombres bénis !
Et que, devant ta tombe, ô ma dolente mère,
Mes pensers éternels chantent comme des nids !*

*Je mourrai loin de vous : une terre inconnue
Dans son sein froid et morné, un jour me recevra !...
Mais peut-être le vent sacré de quelque nue
Y prendra ma poussière et vous l'apportera !*

JEAN RAMEAU.

LES SUPERSTITIONS POPULAIRES

LE PAIN RETOURNÉ

Parmi les préjugés qui nous ont été légués par nos aïeux, il en est de si profondément enracinés dans la croyance populaire des villes et des campagnes de la France, qu'il est bien difficile de les combattre. Un de ces préjugés est celui qui fait regarder comme un présage de malheur un pain retourné.

L'écrivain Martial d'Auvergne fait allusion à ce préjugé lorsqu'il écrit : " Et si ordonne que en signe de la dessusdicte trahison et faulseté, toutefois et quant que on le servira désormais à table, on mettra le pain devant luy à l'envers, et le dessus dessous." (*Arrest d'amour, Ier arrest.*)

Pour expliquer cette superstition, il faut recourir aux coutumes ecclésiastiques du moyen-âge.

Il y a environ huit cents ans, quand on voulait sa-



J.-S. FITZPATRICK, président du Conseil Central

voir si un homme accusé de vol ou d'un délit quelconque était réellement coupable, on disait une messe pendant laquelle l'officiant bénissait un pain d'orge et un fromage de brebis. Si le pain se " tournait de lui-même " dans la main de l'accusé, celui-ci était déclaré coupable et, comme il n'y avait point d'appel d'un pareil jugement, le coupable était pendu ou brûlé, suivant le délit ou la coutume.

Dans son livre des *Anciens rites de l'Eglise*, le R. P. Martène nous donne la traduction de l'oraison prononcée par le prêtre en bénissant le pain et le fromage. La voici à titre de curiosité :

Seigneur Jésus-Christ, que ta grande vertu paraisse ici, et que ta grande miséricorde éclate sur ce pain, en sorte que lorsque cet homme en prendra, s'il est vrai qu'il soit coupable de ce dont on l'accuse, ou de fait ou de consentement, ce pain se tourne en rond, et que, si cela n'est pas vrai, ce pain ne se tourne pas. Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, Dieu qui as délivré Suzanne d'une fausse accusation ; Loth de Sodomes et les trois enfants du feu de la fournaise ; Saint, Saint, Saint, ô Jésus, exauce ton serviteur ! Seigneur tout-puissant, Saint, Saint, Saint, Seigneur, Père Saint qui es invisible, fais paraître, Seigneur, miséricorde, afin que celui qui a commis ce larcin ne puisse avaler ce pain ou ce fromage. Par, etc., etc.

On voit, par ce qui précède, que le pain devait " tourner en rond " et non " sens dessus dessous, " ce



Photo. J.-A. Dumas,

P.-C. CHATEL, sec.-correspondant du Conseil Central

qui est un peu différent. Néanmoins, il est à supposer que la superstition qui fait considérer un pain retourné comme un présage de malheur est un vague souvenir de la cérémonie dont je viens de vous parler. Je suppose qu'il n'a pas fallu bien du temps, ni un grand effort d'imagination pour faire d'un pain qui tournait un pain retourné.

Quand le pain ne tournait pas, et c'était le cas le plus fréquent, on sommait l'accusé de le manger ainsi que le fromage. On était persuadé que s'il était innocent, ces aliments ne lui feraient aucun mal ; que, s'il était coupable, il ne pourrait les avaler où que s'il les avalait il serait étranglé. Le prêtre qui présidait la cérémonie demandait, par diverses oraisons, que les mâchoires du criminel restassent roides, que son gosier se rétrécit, qu'il ne pût avaler et qu'il rejetât le pain de sa bouche. C'était là, dit bien justement l'abbé Bergier dans son *Dictionnaire de Théologie*, une profanation des prières de l'Eglise. Ces prières ne sont instituées, ni pour faire des miracles, ni pour faire du mal à personne. La vérité est que le pain d'orge moulu est le plus difficile à avaler.

Dans les ouvrages de Martène, Lindenberg, J. Grimm, dans un rituel manuscrit de l'église de Milan, cité par Muratori, on trouve quantité de formules d'imprécations de ce genre. Dans l'une, on prie Dieu qu'il arrête la langue du voleur au fond de son gosier,



O. BRELANGER, trésorier du Conseil Central

afin qu'il ne puisse manger le pain et le fromage qui sont créatures de Dieu, dans l'autre d'envoyer l'ange Gabriel, pour faire en son lieu et place cette besogne ; dans une autre on invoque l'intervention d'Abraham, d'Isaac, de Jacob, de douze mille anges et archanges, de quatre évangélistes, de Moïse et d'Aaron, afin qu'ils lient la langue de celui qui a commis le crime ou qui a souffert qu'on le commette, et que, s'il essaye de manger le pain et le fromage, il tremble comme la feuille, que son gosier se révolte, et qu'il vomisse aussitôt. Dans une dernière enfin, le prêtre, s'adressant à l'accusé, lui dit :

" Homme, je te conjure par le Père, le Fils et le Saint-Esprit, par le jugement dernier, par les douze Apôtres, les seize Prophètes et les vingt-quatre Vieillards, par le Rédempteur qui pour nos péchés, a bien voulu souffrir le supplice de la croix ; si tu as été mêlé à ce vol ou si tu l'as fait, ou si tu as porté sur tes épaules l'objet volé, fassent la main de Dieu, sa gloire et sa puissance que tu ne puisses manger ce pain et ce fromage, sans que ta bouche ne s'enfle et ne jette de l'écume, sans que tu ne pleures et gémisses, et que tu ne sois étranglé par celui qui viendra juger les vivants et les morts, et le siècle par le feu ! "

Le savant abbé Bergier, avait certes bien raison lorsqu'il disait que le moyen-âge avait du bon en ce sens que la foi était très vive, mais que c'est l'époque où l'on a prononcé peut-être le plus de blasphèmes !

L'inconvénient de ces prières indiscretes est qu'elles furent imitées par les gens pratiquant la magie, la divination et la sorcellerie. C'est par des prières semblables qu'on scellait le pacte avec Satan pour découvrir les trésors, par là qu'on le remerciait de ses promesses, qu'on le sommait, avec menaces quelquefois, de s'exécuter. Ce qui est encore plus mauvais, c'est que parfois on offrait des actions de grâces, pour les trésors découverts, à Satan et à Dieu en même temps, ce qui prouve l'aveuglement de l'homme lorsqu'il est en proie à la cupidité.

Voici une des actions de grâces qu'on adressait à Dieu après la découverte d'un trésor, lisez et jugez.

PRIÈRE AU TOUT-PUISSANT EN FORME D'ACTION DE GRÂCES

Dieu tout-puissant, Père céleste qui as créé toutes choses pour le service et l'utilité des hommes, je te rends de très humbles actions de grâces de ce que, par ta grande bonté, tu as permis que, sans risque, je puisse faire pacte avec un de tes esprits rebelles, et le soumettre à me donner tout ce dont je pourrai avoir besoin, je te remercie, ô Dieu tout-puissant, du bien dont tu m'as comblé cette nuit ; daigne accorder à moi, chétive créature, tes précieuses faveurs, c'est à présent, ô grand Dieu ! que j'ai connu toute la force et la puissance de tes grandes promesses, lorsque tu nous as dit : " Cherchez et vous trouverez, frappez et l'on vous ouvrira, " et comme tu nous as ordonné et recommandé de soulager les pauvres, daigne, grand Dieu, m'inspirer de véritables sentiments de charité, et fais que je puisse répandre sur une aussi sainte œuvre, une grande partie des biens dont ta grande divinité a bien voulu que je fusse comblé. Fais, ô grand Dieu ! que je jouisse avec tranquillité de ces

grandes richesses dont je suis possesseur, et ne permets pas qu'aucun esprit rebelle me nuise dans la jouissance des précieux trésors dont tu viens de permettre que je sois le maître. Inspire-moi aussi, ô grand Dieu ! les sentiments nécessaires pour pouvoir me dégager des griffes du démon et de tous les esprits malins. Je me mets, grand Dieu le Père, Dieu le Fils, et le Saint-Esprit, en votre sainte protection. Amen.

Cette prière serait tout simplement ridicule si elle n'était un hommage rendu à Dieu.

L'épreuve du pain conjuré fut introduit en France par les Anglo-Saxons. Elle était désignée sous le nom de *Corsned* (de *cors*, maudit, et *sned* ou *snid*, bouchée).

Dans la *Chronique rimée* de Philippe Mouskes, je trouve un exemple de cette épreuve du *pain conjuré* faite, non même pas par un prêtre, mais par le roi Edouard, le confesseur, sur le comte Godwin qu'il soupçonnait d'avoir trempé dans l'assassinat de son frère, Alfred :

Pendant qu'ils mangeaient et devisaient de choses et d'autres, le comte, assis en face du roi, lui dit :

—Sire, entendez-moi. Je sais bien que vous me soupçonnez d'avoir eu part au meurtre de votre frère (tué par le roi Hérald) ; mais, en vérité, je m'offre à manger ce morceau de pain que je tiens, marqué du signe de croix, comme quoi ni par violence, ni par ruse je n'ai trempé dans la mort de votre frère. Je n'étais pas l'agent d'Hérald, et je n'ai jamais été ni ne suis coupable de ce dont on m'accuse.

Le roi Edouard bénit alors le morceau de pain de cœur, et prononça une douce prière. Le comte porta ce morceau de pain à la bouche et fut aussitôt étranglé. Le roi contempla le comte avec grand plaisir. Ce fut le premier miracle fait par le roi Edouard qui fut canonisé dans la suite.

Du Conge fait rapporter à la cérémonie du pain conjuré les deux expressions suivantes : "Que ce morceau m'étrangle si je mens !" et "faire perdre le goût du pain !" que l'on applique aux personnes dont on serre la trachée artère jusqu'à les étrangler.

Paul Carmel.

COURRIER DE LA MODE

Extrait de *La Saison*, journal illustré des dames, 30, rue de Lille, Paris. Spécimen gratuit sur demande.

Rien de bien nouveau en ce moment. Nous avons tout dit et la mode se repose. Elle l'a bien gagné ce repos, convenons-en, car elle a été prodigue de changements pendant les six premiers mois de l'année. Il en coûte cher de s'habiller si l'on veut suivre pas à pas l'évolution constante de la mode et les maris n'ont pas tout à fait tort de s'étonner de voir mettre tant d'argent à des fichus, à des cravates, à des tours de cou, à des écharpes, à des ceintures, à des boucles, à des souliers de peau blanche et de peaux de couleur, à des gants et à bien d'autres choses cachées, comme les soutiens de poitrine pour les dames bien partagées et les plastrons spéciaux pour complets tailleurs, et qui vous donne cette rigidité masculine empêchant l'étoffe de former le pli, vulgairement nommé—coup de sabre—par les couturières.

Et puisque nous sommes en mal de révélations indiscrètes, nous pouvons bien ajouter que beaucoup de femmes ont tout à fait supprimé le jupon, notre jupon si froufroutant cependant, si délicieusement femme, avec ses volants de soie, ses dentelles et ses rubans. C'est que, voyez-vous, aimables lectrices, la mode est tyrannique : or elle défend de posséder des hanches et supprime l'abdomen ; elle exige qu'on laisse absolument deviner ses formes au travers de l'étoffe qui plaque sur le corps comme le poil d'un chien mouillé. Alors pour arriver à ce résultat, on remonte tout ce qui est en trop dans le corset. Celui-ci droit devant, ainsi que nous l'avons déjà expliqué, donne la place nécessaire pour loger toute la graisse des hanches et du reste et le tour est joué.

Tout ce qui gêne la ligne est escamoté. Oui, mais si vous avez de malencontreux Jupons et pantalons for-

mant épaisseur, vous perdez le bénéfice de ce classement savant ! Alors pas de jupon, la combinaison est adoptée, soit en jersey, pour les plus osées, soit en soie ou batiste faite d'une seule pièce pour la chemise et le pantalon pour les plus sérieuses. Nous n'en donnerons pas de nouveau la description, ne voulant pas être accusée de redites. Seulement rendez-vous compte de l'aspect d'une femme, portant en dessous une simple combinaison, dessus une robe d'étoffe très souple, dont le ventre (mes excuses pour ce mot que je ne puis éviter) rentre, dont les hanches sont plates, dont la taille est plutôt forte et dont le haut du corps, sous les bras est développé outre mesure !...

Si cette femme n'est pas merveilleusement faite, si ses proportions ne sont admirables, elle est grotesque et toujours indécente, naturellement. Sans doute, il en est qui portent ce singulier costume avec une rare maestria, mais c'est l'exception, la très grande exception. Au moins si vous adoptez la combinaison prenez celle qui se termine en deux jambes de pantalon très larges, extrêmement et très garnies de flots de dentelle et de rubans. Avec celle-là, il est permis de relever sa jupe sans faire admirer ses mollets aux passants.

Et si je vous dis que certaines femmes, comme il faut, quoique ce soit presque impossible à croire, remplacent les bas par des chaussettes, vous vous rendez compte jusqu'où peut aller l'aberration féminine, lorsqu'il s'agit de Modes et du désir de paraître belle.

Certains journaux de Modes, dont je ne voudrais pas médire, ce n'est pas dans mes habitudes, se font les propagateurs de ces erreurs et les poussent à l'outrance au lieu de les atténuer, comme nous le faisons dans *La Saison*, tout en suivant consciencieusement les modes nouvelles. Il faut dire, du reste, à la louange de notre clientèle qu'elle est trop distinguée et trop du vrai monde, pour accepter certaines exagérations d'un goût très douteux.

Mais laissons ces sujets scabreux et parlons de petites choses nouvelles qui donnent du cachet à nos toilettes. Voici le petit sac de cuir blanc ou de cuir clair qui a remplacé le réticule de soie qui ne se porte plus. Voici l'épingle attache fleur, sorte d'épingle anglaise avec petite anse qui retient la fleur. Voici l'épingle pour fixer la ceinture à la jupe. C'est une épingle en métal, montant en forme de tigre-crochet, dans laquelle on passe la ceinture qui ne peut bouger. Voici de ravissantes voilettes, bleues, mauves, héliotrope, blanches à pois noirs ou en dentelle blanche à grands ramages. Voici les ceintures flottantes en ruban No 16 ou 22, nouées devant et retombant en longs pans. Dans l'ameublement il y a aussi des nouveautés et même des innovations dont nous parlerons prochainement, la place qui nous est réservée pour le Courrier étant déjà employée. Et cependant j'aurais encore bien des choses à dire !...

BLANCHE DE GÉRY.

BIBLIOGRAPHIE

Nous avons reçu, de la Maison de l'Ange Gardien, No 85, rue Vernon, Boston, Mass., la nouvelle édition des *Prières et Cantiques* (sans musique), du Rév. Père Police, S.M., qu'elle vient de publier.

C'est un fort beau livre de plus de 350 pages, solidement relié, avec couverture en carton, et dont le prix n'est que de vingt-cinq centimes.

Rien n'a été changé à la grande édition de cet ouvrage avec musique. Les prières, cantiques, hymnes, psaumes et exercices, sont les mêmes.

On ne peut que féliciter les Révérends Frères de la Charité d'avoir publié ce magnifique livre qui est à la portée de toutes les bourses, et qui ne peut que développer le goût pour nos anciens et si beaux cantiques.

Nous sommes bien en retard dans notre bibliographie, non seulement envers les bons Frères, mais encore vis-à-vis des maisons Mame et Fils, à Tours (dépôt chez MM. Cadieux et Derome, libraires, rue Notre Dame, Montréal) ; Ch. Delagrave, à Paris, etc. La maladie, la surcharge en sont la cause ; mais nous n'oublions pas.

QU'EST-CE QUE LA VIE ?

Dédié à mon père.

Quand le doux rossignol a quitté les bocages,
Quand le ciel gris d'automne, amassant ses nuages,
Prépare le linceul que l'hiver doit jeter
Sur les champs refroidis, il est un jour austère,
Où nos cœurs, oubliant les vains soins de la terre,
Sur ceux qui ne sont plus aiment à méditer.

O. CRÉMAZIE.

Est-ce que ce pauvre cœur, dès qu'il a conscience de lui-même, n'est pas le théâtre de luttes intimes qui ne finiront que lorsqu'il aura cessé de battre ? Comment représenter les luttes cruelles qui le déchirent, qui le remplissent d'amertume ?

Lorsque nous perdons un être cher, nous ne cessons de gémir et de crier.

Remarquons en passant, que tout ici-bas est épreuve. Oh ! je le sais, moi qui ai perdu ma tendre mère ; ma mère, tout mon bonheur ! Ainsi, toujours des contrariétés, toujours des mécomptes, toujours des tristesses : telle est pour le cœur la vie d'ici-bas.

Mais voici que le bruit des sanglots est suspendu. Le Dieu de la vie fait entendre sa voix :

"Ne vous attristez pas, dit-il, comme si vous n'aviez plus d'espérance. La mort n'est pas la fin de la vie. La mère que vous pleurez n'est pas morte : elle dort : elle se repose de ses travaux. De mortelle, elle est devenue immortelle. Elle vous attend : vous la reverrez. Elle était à moi dans la vie, elle est à moi dans la mort. J'ai tout créé et je n'anéantis rien. Je ne suis pas seulement la création, je suis la résurrection et la vie."

Oh ! je vous rends grâce, Seigneur, de m'avoir prêté une si bonne mère : vous l'avez reprise quand il vous a plu. Il est vrai que je l'aimais plus qu'aucune créature mortelle, mais, puisque c'est votre bon plaisir, que votre nom soit béni à jamais !

La mort n'est donc pas la mort, l'homme qui meurt ne cesse pas de vivre. Quelle immense consolation !

Est-ce que, comme moi, vous n'avez pas entendu dire et redire par toutes les personnes qui se sont trouvées sur votre chemin : "Combien la vie s'écoule rapidement, comme le temps passe !"

Ce mot est sur toutes les lèvres. L'homme entre à peine dans le monde, qu'il a conscience de cette brièveté ; bientôt il est forcé de se dire comme Job : "Mes courtes années s'écoulaient. Je marche par un chemin où je ne reviendrai pas, mes jours s'abrègent et, en perspective, je ne vois plus qu'un tombeau."

Et dans ce tombeau, dans cet inévitable tombeau, quels mystères s'accomplissent !

Si donc vous parcourez toutes les contrées de la terre et que, vous adressant à chacun des millions d'individus de tout rang, de tout âge et de toute race, vous lui demandez :

—Qui êtes-vous ?

Pas un qui ne doive vous répondre :

—Condamné à être dépouillé de tout, séparé de tout, dévoré par les vers et réduit en poussière.

O misère de l'homme !

Elles sont donc justes, admirablement justes, les définitions que les livres sacrés donnent de la vie. Si vous leur demandez : "Qu'est-ce que la vie ?" ils vous répondent : "Voyez-vous l'ombre de ce nuage qui passe chassé par le vent ? C'est la vie."

Qu'est-ce que la vie ? Voyez-vous ce navire qui fend les flots et qui ne laisse après lui aucun vestige du sillage qu'il a creusé ?

C'est la vie.

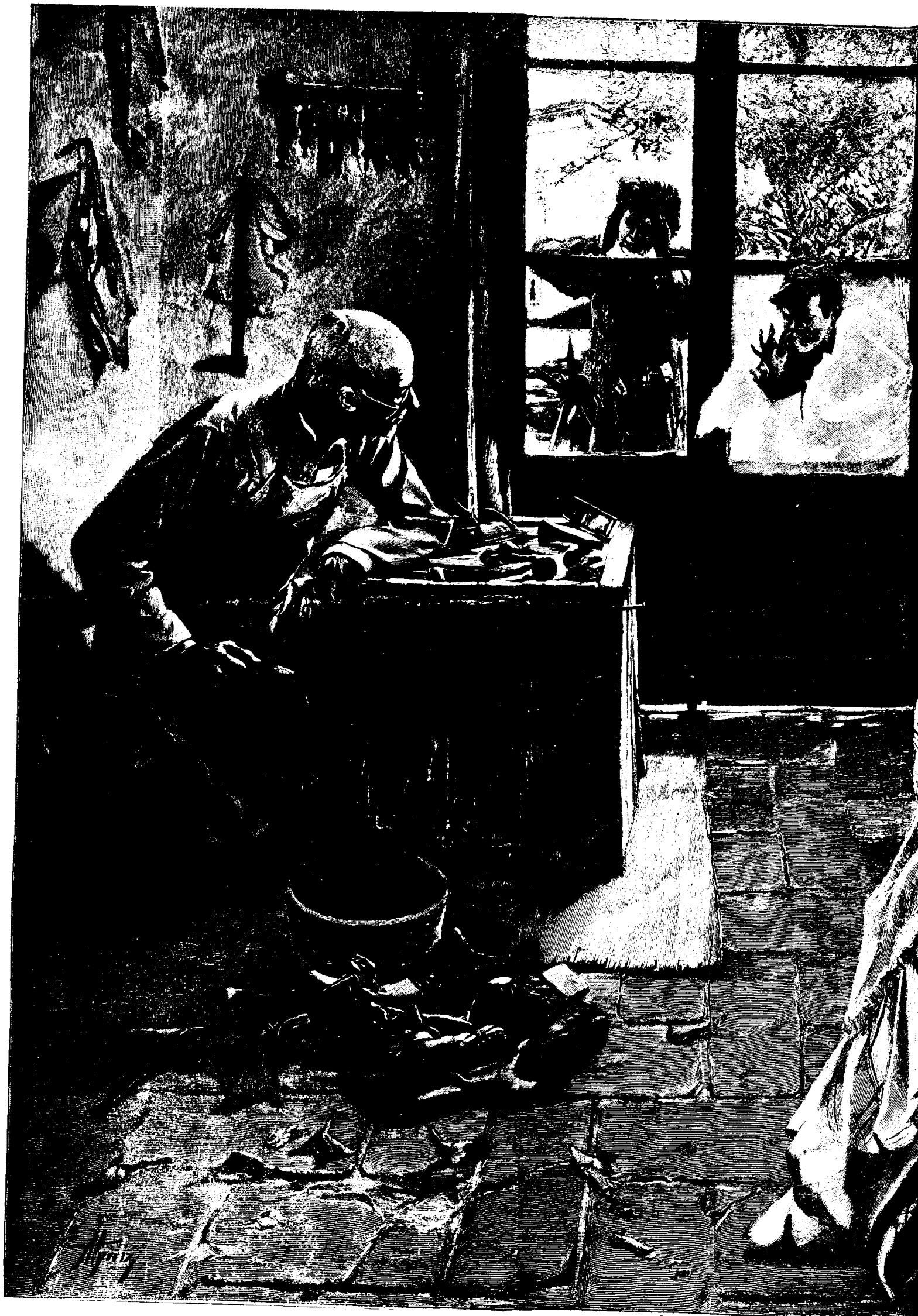
Que dirai-je encore ? Voyez-vous cette fleur qui naît le matin et qui meurt le soir ?

C'est la vie.

Cette vie déjà si courte ne demeure jamais entière. Chaque jour, à chaque heure, à chaque minute, nous perdons quelque chose de la vie. Lorsque nous croissons, elle décroît. Nous perdons successivement l'enfance, l'adolescence, l'âge mûr.

Jusqu'à hier, jusqu'à ce matin, tout le temps passé est mort. L'heure même où nous vivons, la mort en prend une partie, et en disant que tout meurt, je meurs moi-même.

FABIOLA.



TAQUIN



NERIE

A UNE AMIE ORPHELINE

A peine les beaux yeux cherchaient-ils l'oriflamme
De la gloire à venir et du plaisir futur
Que déjà la douleur s'accrochait à ton âme
Et déchirait les plis de ton voile d'azur...

Surprise à cet aspect, tu reculas dans l'ombre :
L'étoile avait cessé de luire à l'horizon ;
Au jour le plus brillant succédait la nuit sombre,
Et l'oiseau du bosquet avait tu sa chanson.

O charmes du bonheur, doux fleurons, douces brises !
Etes-vous faits pour fuir après avoir souri ?...
L'aquilon est perfide : il a de ces surprises
Qui dévastent la plante avant qu'elle ait fleuri !

Mais regarde plus loin, ô fille magnanime,
C'est plus qu'un arbrisseau qu'on a vu terrasser :
C'est un chêne robuste, une souche sublime
Que l'horrible trépas est venu renverser !

Si cet arbre n'est plus, comment toi, pauvre branche,
Vas-tu pouvoir lutter si le vent souffle fort ?
Sur qui peut s'appuyer la tige qui se penche
Quand elle est fière et tendre, et que son tronc est mort ?

Repose-toi sur Dieu... C'est l'Appui qui supporte
Tous les rameaux brisés qui jonchent le chemin.
Ce principe est connu—mon cœur te le rapporte :
"Quand on a Dieu pour père on n'est point orphelin !"

MARGUERITE DES CHAMPS.

Montréal, août 1099.

LA VIE SOUS LA MER

ORIGINES DU SCAPHANDRE

De tout temps l'homme fut poussé, soit par la curiosité, soit par le désir de retrouver ses richesses englouties dans les flots, à explorer le monde sous-marin. Pour cela, il lui fallait emporter avec lui l'élément indispensable à sa vie : l'air respirable. Aussi s'ingénia-t-il, dès les époques les plus reculées, à résoudre ce problème.

Aristote décrit un appareil qui permettait aux plongeurs d'Alexandre de marcher sous l'eau, et, pour qu'on en saisisse bien l'image, il le compare à une trompe d'éléphant allant chercher l'air extérieur à la surface de la nappe liquide.

Le même auteur dit dans ses *Problèmes* :

"Lorsqu'on descend aux plongeurs un vase renversé, il facilite leur respiration. Le vase ne se remplit pas d'eau mais il retient l'air. D'ailleurs ce n'est que par la force qu'on le fait descendre dans l'eau, et il faut qu'il soit tenu bien droit, car, pour peu qu'on l'incline, l'eau y entre et s'y précipite."

Ces lignes renferment le principe de la *Cloche à plongeur*. Revenons au *Scaphandre*, qui tire son nom d'un mot grec signifiant esquif ou bateau. Sans subir d'appréciables modifications, l'appareil signalé par Aristote passa des Grecs chez les Romains. Il fut aussi connu des Arabes qui le désignaient sous le nom de *Capuchon à plongeur*. C'était un système à soufflets suffisant pour que, suivant un auteur arabe, un homme ait pu porter aux habitants de Ptolémaïs, assiégés par les croisés, en 1148, de l'argent et des dépêches.

Le plus ancien scaphandre connu, dans nos contrées, non seulement par la description mais par le dessin, est celui qui figure dans le *Mémoire de Munich* ; puis à partir du XV^e siècle, la tradition de l'appareil à plongeur est attestée d'une façon ininterrompue par des documents authentiques.

Léonard de Vinci l'a souvent reproduit dans ses dessins. Il se composait alors d'un vêtement enveloppant la tête et une partie de la poitrine, et communiquant avec l'atmosphère au moyen d'un tube flexible dont l'extrémité était soutenue à la surface par un flotteur.

Au XVI^e siècle, les Anglais perfectionnaient ces appareils, véritables armures, en les construisant en fer-blanc ou en cuivre. Ils étaient, en outre, — c'était la solution du problème, — mis en communication avec l'extérieur par deux tuyaux de cuir, grâce auxquels on établissait un courant d'air, au moyen d'un soufflet. Dans le même temps on en connaissait de pa-

reils en France, car une édition de Végèce, publiée à Paris en 1535, en montre des spécimens très caractéristiques.

Dans la seconde moitié du siècle suivant, l'Américain William Phipps, constructeur de navires, entend parler, dans un voyage au Bahama, d'un vaisseau espagnol, chargé de richesses, qui a coulé bas dans ces parages... Que ne peut la soif sur l'esprit des mortels ! Aussitôt instruit de cette circonstance, Phipps n'a qu'une pensée : chercher et trouver le trésor espagnol ; et, en vérité, il le cherche et le trouve, en inventant, sans avoir lu Aristote, la *cloche à plongeur*, établie sur le principe du vase renversé spécifié par l'illustre observateur grec. Revenu à Londres avec la belle somme de 7,500,000 francs de notre monnaie, ainsi recueillie, il fut accueilli dans la métropole anglaise avec tous les honneurs dus à une aussi grosse bourse.

En Angleterre aussi devait se perfectionner définitivement le scaphandre. L'ingénieur Deane conçut, en 1834, l'idée du casque métallique percé de fenêtres épaisses et approvisionné d'air par une pompe installée sur le rivage ou à bord d'un navire, qui envoie par un tuyau le principe vital indispensable au plongeur.

Depuis, le scaphandre n'a guère changé.

OMNES.

AMUSEMENTS

L'OPÉRA FRANÇAIS

La saison d'opéra qui s'ouvre dans les premiers jours d'octobre au Monument National, promet d'obtenir un succès sans précédent. Parmi la pléiade d'artistes engagés par M. Nicosias, on parle très favorablement du fort ténor Prévost, qui faisait partie de la troupe du grand Opéra Heinrichs, qui a fait une courte saison à Montréal. Avec Ansaldy et Mme Talexis, la forte chanteuse, secondés par les autres premiers sujets de la troupe, on peut s'attendre à des exécutions aussi parfaites que possible, des chefs-d'œuvre du grand répertoire, *La Juive*, *Guillaume Tell*, *Les Huguenots*.

Avec Defly et Mme Defly pour jouer *Mignon*, tout Montréal voudra revoir cette perle au répertoire plusieurs fois.

Quand à Mme Laffon, elle obtiendra son succès dans *Carmen*. Sa voix de contralto est du vrai registre pour ce rôle magistral.

La durée de la saison est fixée à trois semaines, la troupe devant paraître à La Havane durant les premiers jours de novembre.

SOIRÉES DE FAMILLE

On nous annonce l'inauguration du Monument National, pour la prochaine saison, par une Soirée de famille spéciale, sous le patronage de l'Union Sainte-Cécile, qui a tant contribué aux succès de ces soirées, l'année dernière. Les anciens favoris du public joueront pour la circonstance, la superbe comédie d'Ordonneau et Valabrique : *Durand et Durand*, en trois actes. Toutes les réparations seront terminées au Monument pour l'occasion, et les spectateurs pourront juger des améliorations qu'on a apportées à cette belle salle de spectacle. Le public devrait se faire un devoir d'assister à cette séance en grand nombre afin de témoigner à nos sympathiques acteurs tout l'intérêt qu'il leur porte.

M. le Directeur des Soirées de famille nous prie d'annoncer que les dames et les demoiselles qui voudraient participer aux Soirées de famille, dans le cours de la saison, peuvent s'adresser à lui personnellement ou par lettre.

—Grand-père, es-tu bien vieux ? demanda la petite Lili.

—Eh, oui, mon enfant, ton pauvre grand papa est bien vieux.

—Et te reste-t-il, des dents ?

—Plus une, mon enfant.

—Alors, je peux te donner mes noisettes à garder.

LA COIFFURE NOUVELLE

Mlle Eva Routhier, de retour de New-York et Toronto, a mis la dernière main à son exposition de chapeaux d'automne, et jamais, disons-le en toute sincérité, Montréal n'aura vu un plus beau triomphe d'élégance.

Cette ouverture fixée aux 14, 15 et 16 septembre, devra faire accourir toutes nos élégantes Montréalaises.

Voici quelques brefs renseignements sur la coiffure nouvelle.

Disons d'abord que les modèles parisiens et new-yorkais éclipsent comme d'habitude tous les autres, et qu'un changement dans leurs dimensions est réellement forcé par l'énormité des garnitures gracieusement agencées. L'oiseau de mer et le velours miroir en composent l'ornement principal. Comme couleurs, c'est un véritable arc-en-ciel. Mais quelles nuances chatoyantes, quel cadre ravissant cela fait au visage !

Bref, des oiseaux presque géants, des velours et des rubans moirés aux mille tons, voilà ce que nous apporte le caprice de la mode, et personne ne s'en plaindra, car cet ensemble coiffe à ravir, coquettement et sans trop de frais.

L'exposition de la nouvelle coiffure chez Mlle Routhier remportera un grand succès. Cette chapelière renommée a fait des achats prodigieux et sa collection de chapeaux est considérée comme l'une des plus élégantes et des plus complètes que l'on puisse voir à Montréal.

Nos lectrices trouveront, à ses salons, tous les genres de coiffures nouvelles et seront entre bonnes mains. En dehors de son goût exquis, Mlle Routhier a trop soin de sa clientèle, sous tous les rapports, pour laisser jamais une femme prendre une chose qui ne conviendrait pas à son genre de beauté.

Vous voilà bien averties, Mesdames, de ne pas oublier l'exposition des modes aux salons de Mlle ROUTHIER, 1777 rue Sainte-Catherine.

Lorsqu'on n'a pas appris à obéir dans son enfance, on apprend hélas ! à obéir dans son âge mûr. Triste obéissance que celle-là : l'obéissance aux événements, à la force, au succès, à l'opinion. Les fils soumis font les fermes citoyens. Il n'est rien de tel que d'avoir fléchi à propos, pour ne pas avoir à fléchir à tout propos. De même que la dépendance vis-à-vis des hommes, de même la soumission à la juste autorité des parents sert de base aux fortes résistances que rencontrent les autorités injustes. Personne ne s'avilit en obéissant à son père, en sacrifiant une préférence à un devoir : les âmes ainsi exercées, ainsi forgées, sont celles qui comprennent le mieux la dignité humaine. Le devoir qui nous apprend à courber la tête, nous apprend aussi à relever.

GRAVURE-DEVINETTE



Il y avait pourtant un maraudeur sur mon pom-
mier : où est-il ?

La Guérison Rapide du Rhumatisme s'obtient par l'Electricité

Pourquoi souffrir quand vous pouvez obtenir une guérison positive? La méthode et les résultats si sûrs que nous ne pouvons comprendre pourquoi de hommes et femmes endurent des souffrances cruelles, qui les empêchent de travailler et de dormir quand ils n'ont qu'à tendre la main pour se guérir.

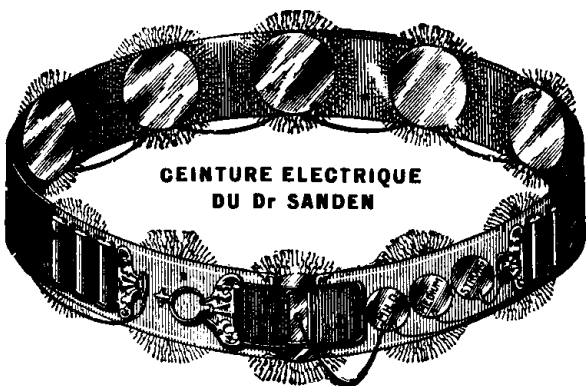
DR M. SANDEN, Montréal.

Je suis heureux de pouvoir certifier de l'efficacité de votre Ceinture électrique dans les cas de Rhumatisme, en ayant employé une pour cette affection et en étant parfaitement guéri.

FRED. H. JONES,
Chef de Musique, 62ème Fusiliers
St. Jean, N.B.

Personne ne peut se faire une idée exacte des courants extraordinaires obtenus par ces batteries sans les examiner; conséquemment venez à notre bureau pour voir et essayer.

Heures de Bureau . . . 9 à 6
Dimanches 11 à 1



CEINTURE ELECTRIQUE DU Dr SANDEN

guérit instantanément le Rhumatisme, le Lumbago, la Sciatique, les Affections des Reins et Rognons, etc., etc.

En fournit gratuitement des Suspensaires Electriques avec chaque ceinture.

Des milliers de certificats de toutes les parties du Canada sont en file. Si vous demeurez trop loin, demandez notre brochure illustrée qui vous sera expédiée franco et bien cachetée. Adressez.

Dr M. SANDEN, 132 Rue St. Jacques, Montréal.

MALADIES DES ENFANTS

Il y a des maladies qu'on ne peut ni prévoir, ni empêcher, comme les maladies causées par les humeurs héréditaires, les maladies de peau ou les maladies épidémiques. Il y en a qui peuvent être conjurées et prévenues. Deux causes amènent presque toutes les maladies des enfants: Un refroidissement; une nourriture trop forte ou mauvaise. Pour éviter des refroidissement, il faut couvrir l'enfant, mais non l'étouffer sous une multitude de vêtements; ne pas assez couvrir est mauvais; couvrir trop est détestable. Quant à la nourriture, avec les progrès accomplis aujourd'hui en hygiène et en chimie, rien ne serait plus simple et plus facile d'alimenter les enfants pour les voir grandir, se développer et prospérer au point de vue de la santé, s'il n'y avait pas à combattre la vieille routine, les méthodes et les remèdes des bonnes femmes, surtout celles qui ne sont pas instruites. Ce sont les pires et les plus dangereuses à écouter. Et la preuve que trop de jeunes femmes prêtent encore l'oreille à leurs sornettes, c'est que les registres des paroisses accusent une mortalité effrayante parmi les enfants.

Si tous les enfants étaient élevés suivant une méthode approuvée par l'hygiène, si, à la place des préparations bizarres, indigestes qu'on leur fait avaler, on donnait à ces pauvres petits qui ne demandent qu'à vivre, cette nourriture idéale des jeunes enfants, LA PEPTONINE, les mères n'auraient pas à déplorer la perte de milliers d'enfants qui

meurent parce qu'on ne leur donne pas une nourriture appropriée à leur estomac. LA PEPTONINE n'est pas un produit dispendieux, cependant elle constitue un aliment pur, parfaitement stérilisé et on ne la vend que 25c la grande boîte dans toutes les bonnes pharmacies et épiceries. En cas de besoin, adressez vous directement au Dépôt Général, 382 Avenue de l'Hôtel-de-Ville, Montréal. Tel. Bell. East 1288.

Contre la vieillesse

Le secret de l'éternelle jeunesse est encore à trouver; en dépit de leurs laborieuses recherches depuis des siècles et des siècles, les savants n'ont pas réussi à arracher à la nature le secret de la vie. Mais, par exemple, ils ont réussi à trouver le moyen de reculer la vieillesse jusqu'à ses extrêmes limites, en fortifiant les tissus, en activant le fonctionnement des organes, en favorisant le jeu normal des systèmes nerveux et sanguins. À l'aide des merveilleuses Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard qui rajeunissent le sang, entretiennent la santé et nous donnent la force de résistance contre les maladies. Procurable dans toutes les bonnes pharmacies à raison de 50c la boîte. Envoyé par la malle en s'adressant à la Cie Médicale Franco-Coloniale, 383 Bureau de Poste, Montréal, ou à la pharmacie Bardon.

LE RIFLE, ECZÉMA, MAL DE BARBE et toutes les maladies de la peau, guéris en peu de jours par la **POMMADE ANTISEPTIQUE DU Dr RAMEAU.** Guérison garantie. Dans toutes les pharmacies. Par poste, \$1.00. Pharm. Lecours, 370, rue Craig, Montréal.

Une Caisse d'Economie Modèle

QUAND la "Caisse d'Economie Nationale" a été fondée dans notre Province, qu'a-t-on vu? Tous ceux qui ont souci du bien-être des classes pauvres ont accueilli l'idée avec bonheur et ont communiqué leur opinion aux organes publics. Notre clergé s'est montré tout particulièrement enchanté de ce moyen à la fois solide et national de provoquer et de garantir les économies du peuple. On ne saurait trouver meilleur endossement. Ce n'est pas un système nouveau, il a fait ses preuves en France, où, après 18 ans d'existence, il a à son actif 237,344 adhérents, un capital de 24,929,663 francs, et la possibilité de payer dans deux ans une rente de \$500 à tous ceux qui ont accompli leur 20ème année de souscription. C'est un résultat comme n'en offre aucune institution et en l'implantant ici, M. l'échevin Arthur Gagnon s'est acquis des titres impérissables à la reconnaissance de ses compatriotes.

Pour plus amples détails, demandez les statuts, expédiés franco. S'adresser au Secrétaire-Trésorier, Monument National, Montréal.

LES REPARATIONS ACHÈVENT

Des Quantités de Caisses Dépaquetées tous les jours.

Sous peu nous vous donnerons les **Prix de Réductions** dans les diverses lignes.

Pour le moment, durant notre **Grand Agrandissement**, nous faisons une **Réduction Générale** dans tous les départements.

NOS TROIS SPECIALITÉS

Manteaux, Collettertes, dans tous les goûts, dans tous les prix.
Etoiles à Robes, les dessins les plus chics, les plus récents.
Modes, Chapeaux de toutes sortes, formes **Françaises, Américaines et Anglaises.**

Rendez-vous toujours chez

J. N. BROSSARD & CIE

1453 Rue Ste. Catherine, (Coin Montcalm.)

Cœur de Femme

Les palpitations sont l'expression d'un trouble fonctionnel du cœur, dont les battements deviennent nombreux, sensibles, incommodes, irréguliers et tumultueux. Presque toujours elles sont d'origine nerveuse; elles affectent surtout les femmes et les jeunes filles. Le travail de la digestion, surtout lorsqu'il est laborieux et accompagné de gaz dus à des fermentations anormales, gêne les mouvements du cœur et produit au siège de l'organe de la circulation des désordres auxquels il importe de remédier par une médication scientifique et rationnelle. Les Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard, approuvées par l'Académie de Médecine de Paris, combattent efficacement les palpitations du cœur et feront cesser les troubles qui les accompagnent. Procurable dans toutes les bonnes pharmacies à raison de 50c la boîte. Envoyé par la malle en s'adressant à la Cie Médicale Franco-Coloniale, boîte 383 Bureau de Poste.

Heures de bureau : 9 h. a. m. à 6 h. p. m. Tel. Bell. Main 3391.

VICTOR ROY

ARCHITECTE & EVALUATEUR

Membre A. A. P. Q.

No. 146 Rue Saint-Jacques
MONTREAL.

Dr J. G. A. Gendreau

CHIRURGIEN-DENTISTE

20 RUE ST-LAURENT, MONTREAL.

Heures de consultations : de 9 a. m. à 6 p. m.

Tel. Bell: Main 2618.

Mme Oct. Chandonnet, de Saint-Pierre les Bécquets, souffrant d'un mal de dos presque incurable, guérie par les

PILULES CARDINALES
DU DR ED MORIN

Pourquoi tant de maladies, réputées incurables, se guérissent-elles par l'emploi d'un remède supérieur? La raison est facile à donner. Avant d'en venir au VÉRITABLE remède on a fait usage de médecines SANS VALEUR, de là l'insuccès le plus complet. C'est précisément ce qui est arrivé dans le cas de Madame Oct. Chandonnet, de St-Pierre les Bécquets. Cette dame avait employé des médicaments inférieurs, des imitations ridicules, n'ayant aucune vertu curative, et qui pouvaient devenir un danger réel.

Madame Chandonnet souffrait, depuis vingt ans, de douleurs générales qu'elle attribuait au rhumatisme ou névralgie. Sa maladie s'étant compliquée, elle fut atteinte d'un mal de dos qui la conduisait lentement, mais sûrement à la tombe.

Que de jours coulés dans la souffrance, de nuits sans sommeil, passées dans sa chaise, ne pouvant se mettre au lit!

Un jour que le mal rendait la vie encore plus pénible, entièrement découragée, n'ayant plus d'espoir dans l'avenir, elle vit, dans un journal de Québec, l'annonce des "PILULES CARDINALES" du Dr Ed Morin. Madame Chandonnet fit l'essai de ce remède supérieur. Ses douleurs se calmèrent, son mal de dos disparut comme par enchantement, sa santé générale devint excellente. Madame Chandonnet ne perd jamais l'occasion de témoigner sa haute reconnaissance envers les "PILULES CARDINALES" du Dr Ed Morin.

Ces Pilules sont recommandées par les meilleurs médecins du pays, vendues chez tous les marchands de remèdes.

Exiger toujours les "PILULES CARDINALES" du Dr Ed Morin.

FAIT EVIDENT

—La Nouvelle Revue publie, dans sa livraison du 15 août: Dernières lettres inédites de Napoléon Ier.—Psychologie de poètes, par G. Dumesnil.—L'enquête sur l'enseignement secondaire, par A. Muteau.—Causerie sur Baudelaire, par P. Caume.—Le chemin des ruines, par J. Thorel.—La Madone coquette, par A. de Lapeyrouse.—Philosophie nouvelle, par P. Duplan.—Lettres sur la politique extérieure, par Mme Juliette Adam.—Critique littéraire, par E. Ledran.—Critique dramatique, par Jules Case Voir l'annonce.

—En Europe, les pays où il existe le plus de forêts sont la Russie avec 4,260,000 acres, l'Autriche avec 400,000, la Suède, avec 342,000.

—On se servait de jambes et de bras artificiels en Egypte vers l'an 700 avant Jésus-Christ.

LA CONSOMPTION GUERIE

Un vieux médecin retiré, ayant reçu d'un missionnaire des Indes Orientales, la formule d'un remède simple et végétal pour la guérison rapide et permanente de la Consommation, la Bronchite, le Catarrhe, l'Asthme et toutes les Affections des Poumons et de la Gorge, et qui guérit radicalement la Débilité Nerveuse, et toutes les Maladies Nerveuses: après avoir éprouvé ses remarquables effets curatifs dans des milliers de cas, trouve que c'est son devoir de le faire connaître aux malades. Poussé par le désir de soulager les souffrances de l'humanité, j'envoierai gratis à ceux qui le désirent, cette recette en Allemand, Français ou Anglais, avec instructions pour la préparer et l'employer. Envoyer par la poste un timbre et votre adresse. Mentionner ce journal. W.-A. NOYES, 820, Powers' Block, Rochester, N.-Y.

Un PRÊTRE
de Rome a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR
de ANÉMIE - DÉBILITÉ GÉNÉRALE
de DYSPÉPSIE - MANQUE D'APPÉTIT
de FIEVRES - ÉPIQUEMSE, avec les
PILULES AN-ONIO
toniques, dépuratives, reconstituantes. 2 fr.
Ph^{ie} MALAVANT, 19, r. des Deux-Ponts, PARIS
Dépositaire à Montréal: ARTHUR DÉCARY.

**Une petite fente
emplira un grand seau.**

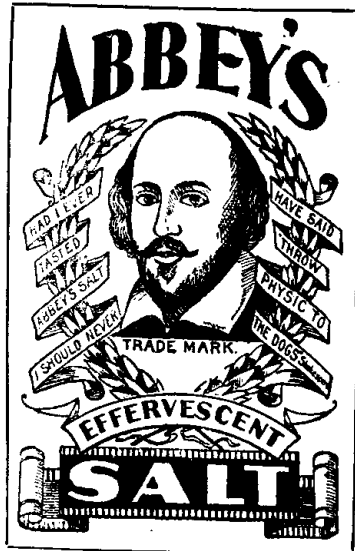
Ainsi une légère maladie ou une petite irrégularité du système détruisent toute la vitalité et toute l'énergie d'un homme vigoureux, si elles sont négligées. Cependant on dédaigne ordinairement ces petits maux jusqu'à ce qu'ils soient profondément enracinés dans le système.

L'usage quotidien d'

**ABBEY'S
EFFERVESCENT SALT**

conservera votre sang frais, et votre système en parfaite condition. Les médecins le prescrivent et l'approuvent.

Le "Canada Lancet" dit:
"Ce médicament mérite tous les éloges qu'on en fait. Un échantillon est offert à chaque médecin et les rapports des hommes de l'art sont très favorables. Il n'y a pas de doute que l'usage quotidien d'Abbey's Effervescent Salt se recommande comme un moyen puissant pour prévenir et éloigner les attaques de maladie."



ACHETEURS,
VOICI VOTRE CHANCE!



Nous offrons en ce moment plusieurs "Jobs" extraordinaires de bon marché. Nous n'en citons que quelques-uns, faute d'espace, mais nous en avons une foule d'autres, non moins alléchants.

Venez voir, Mesdames. Venez voir Messieurs.

SUPERBE CORSET! belle coupe avec renfort, valant 75c pour 43c
Donne une belle taille.

BONNE BATISTE CROISÉE, en coupons, s'enlève rapidement. Si vous voulez profiter de ce job, venez tout de suite. Grands coupons valant 15 cents pour 5c

TWEEDS POUR ENFANTS, Magnifique assortiment, valant 35 à 50c la verge pour 25c
Chance exceptionnelle!

ABONDANCE DE NOUVELLES MARCHANDISES!

Toutes les dernières nouveautés arrivent en abondance au "Grand Magasin de l'Ouest."

Nouveaux patrons, dessins et couleurs. Prix incroyables de Bon Marché!

DERNIÈRE CHANCE.

Bas de cachemire valant 30c pour 19c

Il faut profiter de ce bargain extraordinaire. Des Dames de toutes les parties de la ville accourent profiter de cette occasion in vraisemblable.

COLLET ANGLAIS MELROSE pour hommes—c'est un célèbre collet valant 15c pour 6c
C'est ce qu'on appelle un "Job" extraordinaire!

"JOB" DE COTONS de 51 pouces de largeur, valant 10c à 12c pour 5c

BEAU COTON CROISÉ—Avis aux plâtriers pour costumes de travail. Ce coton vaut réellement 10c pour 4c

COTONS BLANCS en coupons de 14 à 15 verges—très fort—36 à 40 pcs de largeur. Valant en pièce 10c. Notre Prix 5c



Fumez le
Fameux
Cigare

La Champagne

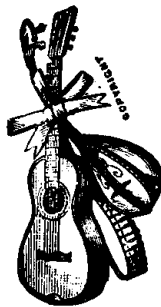
Préférés des connaisseurs
—Fait du plus pur Havana— Supérieur à tous les autres cigares à 10 cts.

La Réputation du "Grand Magasin de l'Ouest"

n'est plus à faire. Elle est toujours la première de Montréal à exposer les nouveautés de chaque saison. Elle est toujours la première à couper les prix à la fin des saisons.

S. A. LAROSE,

Propriétaire du
"Grand Magasin de l'Ouest"
Coin des rues
Notre-Dame et Aqueduc.



Mr J. J. LEVERT

Professeur de -- Mandoline, Guitare et Banjo
Et IMPORTATEUR DE CES INSTRUMENTS.

Leçons données privément à mes salles ou à domicile. Instruments et accessoires FOURNIS GRATUITEMENT pour leçons à mon étude.

2232, RUE STE-CATHERINE,

(VIS-A-VIS LE QUEN'S THEATRE)

MONTREAL

LE "BEAU MAL" VAINCU !

Les découvertes de la science, plus merveilleuses les unes que les autres, ont fait faire à la pharmacie des progrès rapides dans la préparation des remèdes destinés aux pauvres malades ; mais, de toutes les préparations médicinales connues, aucune, assurément, n'est supérieure, pour la guérison des affections de la femme, au "Régulateur de la Santé de la Femme" du Dr J. Larivière. Cette préparation composée entièrement d'après les données les plus exactes de la science, s'attaque au mal avec tant d'impétuosité et de succès qu'elle l'anéantit en très peu de temps. Le "Régulateur de la Santé de la Femme" est reconnu aujourd'hui, par les sommités médicales, comme le spécifique, la panacée par excellence, de toutes les affections du beau sexe. Outre cette préparation merveilleuse, le Dr J. Larivière a inventé le "Female Plasters," emplâtres souverains pour calmer le mal pendant que le "Régulateur" le détruit. On trouve ces remèdes dans toutes les pharmacies aux prix respectifs de \$1.00 et de 25 cents ou écrire au DR J. LARIVIERE,

Manville, R.I.—Une liste de questions sur les maladies des femmes est envoyée sur demande.

Traitement Privé contre l'Abus des Liqueurs et des Drogues

sans injections hypodermiques, ni publicité, ni perte de temps ni autre inconvénient quelconque en prenant la **CURE DIXON**. C'est un remède végétal tout à fait inoffensif dans ses effets immédiats ou ultérieurs. Il guérit positivement tous les cas sans exception, s'il est pris fidèlement suivant les directions, par des personnes désireuses de se guérir. C'est un véritable spécifique contre l'alcoolisme et la morphomanie. Nous invitons cordialement toutes les personnes intéressées à faire une visite à nos bureaux et voir ce que nous faisons ; nous leur donnerons les preuves les plus convaincantes de l'efficacité absolue de notre remède. A celles qui ne pourraient venir et en feront la demande, nous enverrons, gratis et sous pli cacheté, une brochure qui leur donnera des renseignements complets. S'adresser à la "DIXON CURE CO." ou à son gérant, J. B. LAIGNE, 72 rue Saint-Denis, Montréal.

POUR L'ENFANT

L'enfant qui tousse prendra du *Baume Rhumal* et sera guéri.

LA MEILLEURE Machine à Laver

La plus simple, la plus durable, la plus perfectionnée, offrant des garanties parfaites.

Et la moins coûteuse.

Un enfant la manie sans fatigue, Elle ne déchire pas le linge, C'est la machine préférée, et des milliers de ces machines font la joie de nos familles.

Il n'est pas nécessaire de faire bouillir ni se servir de laveuse.

Venez examiner la machine et vous serez convaincu.

2^e Vendues AU COMPTANT ou bien PAYABLES A LA SEMAINE.

Tordeuses neuves, pose de rouleaux et réparations de tordeuses faites promptement et à des prix modérés. S'adresser à

A. HOULE, Propriétaire,

1171 Rue Ontario, Montréal.

Succursale : 101 rue du Pont, Québec.



Monuments Funéraires

En Marbre et Granit. -- --

Ouvrages de Bâtisses et de Cimetières.—Tous Genres. --

J. Brunet, Côte des Neiges

Propriétaire de Carrières de Granit Rouge, Rose et Gris.



La Santé à Bon Marché

Toute personne, c'est connu, qui prend le matin un verre de cette bienfaisante **Eau Minérale RADNOR**, gagne en vigueur chaque jour. Cette eau, si agréable à boire prise à jeun, débarrasse le système de toutes ses impuretés. Elle prévient un grand nombre de maladies et prise régulièrement elle purge le sang, l'enrichit et donne une vigueur peu commune à toute personne qui l'emploie, quel que soit son âge, sa constitution et sa santé.



Nouveaux Gants de Kid

Nuances Recherchées : CYRANO, VIOLET, Etc.

GANTS de Kid Noir, faits sur mesure, garantis et ajustés—Brodés. \$1.00 et plus la paire.

GANTS de Kid, 4 boutons, couleur ou noir. 50 cts la paire.

Corsets { D. & A. } J. B. A. Lanctot
P. N. 152 rue St-Laurent
P. D. Fabricant de Gants.

Tous nos corsets de 35 cts et plus, le BOUT des ACIERS est RIVE; ce qui EMPECHE de percer l'étoffe, les fait durer le double du temps et ne se trouve pas AILLEURS.

Spécialité dans les hautes marques de Corsets : "P. N.", "P. D.", "D. & A.", "R. & G.", "C. B.", "W. C. C.", etc. Corsets d'été en Net, de santé. 35c en montant.

J. B. A. LANCTOT, - 152 rue St-Laurent

Fabricant de Gants

Dentiers...

en Imitation de Corail

Chez les Dentistes Modernes....

TRESTLER, GLOBENSKY & MARTEL

Ces dentiers en imitation de corail se rapprochent tellement du naturel, qu'ils font l'admiration de tous.

LE PALAIS de ces dentiers s'ajuste à la perfection, et il n'est pas nuisible.

L'Email des dents est l'emblème des dents naturelles que la carie n'a jamais touchées, pendant que la teinte des gencives est d'un rose vermeil.

Venez les voir, c'est une nouveauté.

- Dentiers en caoutchouc de \$5 00 à \$10.00
- Couronnes en or - - - 4.00
- Dents aurifiées de - - \$2.00 à \$4.00

Par un procédé nouveau nous extrayons les dents POSITIVEMENT sans douleurs.

Dents posées sans palais. Il n'y a pas de meilleure garantie à donner que celle de la raison sociale bien connue établie depuis 1855 de

TRESTLER, GLOBENSKY & MARTEL, Dentistes,
1920 Rue Sainte-Catherine.

N. B. — Remarquez que nous avons transporté nos Bureaux au coin des rues Ste-Catherine et St-Laurent, au-dessus des magasins de E. Lepage & Cie, où nos clients peuvent prendre l'ascenseur qui les conduit dans nos bureaux.
T., G. & M.

SOCIETE COOPERATIVE des FRAIS FUNERAIRES

Ne fait pas seulement les enterrements de ses abonnés. Elle entreprend les funérailles privées à des prix défiant toute compétition....

TOUT EST DE PREMIERE CLASSE

EMBAUMEMENT SCIENTIFIQUE.

1756 Rue Sainte-Catherine

BELL EST 1235.
TEL: MARCHANDS 563.

Bureau : Toujours ouvert.

LE VRAI REMEDE



A une Maladie qui a la Mort pour Compagne !!

De toutes les maladies qui règnent les plus généralement sous notre climat, le Catarrhe est sans contredit au premier rang. Les rapports des conventions médicales tenues dans ce pays en font mention très spécialement. Les statistiques de la mortalité démontrent avec une triste éloquence que cette maladie n'est pas seulement, dans son principe et par ses propres développements, un ennemi formidable des existences, mais qu'il en découle une quantité d'autres maux qui, sur un point ou sur un autre du corps humain, exercent des ravages terribles.

On retrouve le Catarrhe sous différents noms, différents aspects. Il est la source empoisonnée et une fois qu'il a contaminé le sang, les organes vitaux sont en danger. Sa marche d'abord lente, mystérieuse et de nature à tromper les victimes, s'accélère tout-à-coup.

L'appétit disparaît, la digestion devient pénible ; une lourde dépression mentale et physique causent la mélancolie, le découragement et le dégoût du travail et même des amusements autrefois favoris.

Puis au nez, à la gorge, dans l'estomac apparaissent ces éruptions ou ces tumeurs qui marquent la seconde période du mal. Le danger est imminent. Le moindre accident, le plus léger écart peut déterminer une issue fatale.

C'est alors, aussi, que l'emploi d'un remède puissant ne peut être différé un seul jour, si l'on ne veut pas aller grossir la masse des victimes de la terrible maladie.

Autant le CATARRHE est répandu et craint, autant il y a partout des remèdes destinés à le prévenir, à l'enrayer ou le détruire radicalement. Les journaux, les affiches, les mille voix de la publicité nous en font connaître de nouveaux chaque jour. Tant mieux ! s'écrieront certaines gens. Tant pis ! répondrons-nous. En effet, un remède impuissant ou comme il y en a tant, fantaisiste, est un danger. Pensant en retirer soulagement et guérison, des centaines de personnes se les procurent, les absorbent. Heureuses sont-elles, si ces panacées n'ajoutent pas directement au mal. Dans tous les cas, le temps perdu en les essayant ne l'a pas été pour le Catarrhe qui a continué sa marche.

Il existe, pourtant, à la portée de tous, un remède universellement endossé, dont les effets sont visibles et radicaux et qui détruit le virus dans toutes ses formes et dans chaque membrane où il a pénétré. C'est le...

REMEDE INDIEN pour le CATARRHE

Comme on l'a si bien dit : C'est un remède naturel idéal.

Il est d'usage intérieur et extérieur, agissant ainsi sur le sang dans tout l'être et sur les parties particulièrement affectées.

Etant d'essence naturelle, il ne contient aucune matière délétère ou toxique. Il constitue un traitement agréable pour les enfants même les moins âgés.

Guérissant radicalement, les malades n'ont pas à revenir chaque année à un nouveau traitement.

Il serait facile de remplir un numéro du MONDE ILLUSTRÉ de témoignages concluants et authentiques, mais le suivant suffira, vu que c'est le REMEDE INDIEN lui-même qui fait son propre éloge quand on l'emploie.

Témoignage

Mme ALBERT STRANG, 132 rue Peel, Montréal, dit : " Je suis heureuse de témoigner des mérites naturels du Remède Indien pour le Catarrhe, pour toutes les maladies du Catarrhe, Rhume Catarrhal et la Grippe. Moi-même ainsi que cinq autres membres de ma famille avons employé le Remède Indien pour le Catarrhe, pour les maladies ci-haut mentionnées et nous avons tous été guéris rapidement sous son traitement. Nous ne pouvons plus nous en priver dans la maison."

Le Remède Indien pour le Catarrhe guérit en quelques heures les Rhumes de Cerveau et d'Estomac les plus obstinés.

Prix la Boîte : 50c. et \$1.00.—Expédiée franco partout.

LA CIE DE REMEDES INDIENS POUR LE CATARRHE, 146 RUE ST-JACQUES, MONTREAL.

Représentants aux Etats-Unis : G. Mortimer & Co., 24 Central Wharf, Boston, Mass.

John Hislop, Prop.

The Jones Umbrella "Roof"

Put on in One minute. No Sewing

Fits any Frame.



MEASURE FROM TIP TO TIP OF RIBS

Recouvrez votre Parapluie
Ne jetez pas votre vieux parapluie; renouvelez la couverture pour \$1.—ceci ne prend qu'une minute.—Pas de couture. L'homme maladroit y réussit aussi vite que la femme habile.

\$1.00
for a new
UNION
TWILLED
SILK
"Adjustable Roof"

Dix Jours d'Essai Gratis. Envoyez-nous \$1 et nous vous expédierons par la poste, FRANCO, une couverture en "Soie Croisée Union," une "Couverture Adjustable," de 26 pouces (28 pc. \$1.25; 30 pc., \$1.50). Si la couverture ne vous convient pas, retournez-la A NOS FRAIS et votre argent vous sera rendu par la poste. Pas de questions.

QUOI FAIRE—Prenez la mesure en pouces de votre vieux parapluie. Comptez le nombre des baleines extérieures. Mentionnez si le manche est en bois ou en acier. Instructions complètes envoyées avec chaque couverture. Notre liste spéciale de prix sur différentes grandeurs et qualités envoyée sur demande. Demandez notre brochure: UMBRELLA ECONOMY expédiée gratis. Votre couverture de parapluie étant hors d'usage, vous serez content de savoir ceci.

THE JONES-MULLEN CO., 396-398 Broadway, New-York.

—Dans un an l'olivier produit 190 gallons d'olives lesquelles se vendent de 50 à 75 cents le gallon.

—Il n'y a plus que trois Bonaparte vivants—le prince Roland, un veuf, qui a une fille, et les princes Victor et Louis.

—Le Dr Levrier, un statisticien français, dit que cinquante pour cent des êtres vivants meurent avant 17 ans et que la moyenne des personnes qui se freudent à 60 ans n'est que d'une par 1,000.

Le *Baume Rhumal* est la panacée des familles.

Faites vous du bon sang

Rien n'est plus aisé aujourd'hui que de se refaire du sang, soit par suite de faiblesse générale, d'anémie, après une hémorragie, une maladie grave, de grandes fatigues ou du surmenage. La chimie a qui nous sommes redevables de bien des découvertes précieuses, nous fournit ici encore les moyens d'enrichir le sang, principe essentiel de la vie, de tous les éléments qui lui font défaut naturellement ou dont il aurait été privé à la suite d'exces de toute nature ou de maladie. Le sang régénéré, c'est la santé, c'est la prolongation de la vie. C'est précisément en vue de marquer les précieuses vertus des Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard, approuvées par l'Académie de Médecine de Paris, qu'on leur a donné à bon droit, le nom de Pilules de Longue Vie, car en vous faisant de bon sang, elles reculent les limites de la vieillesse. On trouve ces pilules dans les bonnes pharmacies à raison de 50c la boîte. Envoyé par la malle en s'adressant à la Cie Médicale Franco-Coloniale, boîte 383 Bureau de Poste, Montréal ou à la pharmacie Baridon.

LIBRAIRIE FAUCHILLE

1712 rue Sainte-Catherine

ARTICLES D'ÉTÉ

Correspondant direct de tous les journaux français.

Supplément du Petit Journal, 3 cents franco partout, l'Exposition de Paris 1900, un fascicule par semaine, 15 cents. La Vraie Mode, la Mode Nationale, l'Echo de la Mode avec patron découpé, 5 cents. Dictionnaire Larousse, un fascicule par semaine, 13 cents. Toujours en main les dernières nouveautés de Paris. Toute commande exécutée à trois semaines d'avis.—

Le Petit Windsor

Restaurant
des Gourmets



101, RUE
ST-LAURENT

JOS. POITRAS, Prop.
A. CLOUTIER, Gérant

OUVERT DE JOUR ET DE NUIT.

DR BERNIER

DENTISTE

60, rue Saint-Denis

MONTREAL

BAUME ROYAL ITALIEN

Le Grand Embellisseur du teint et la Merveille Chimique de Florence (Italie)

FAITES-EN L'ESSAI



Afin de démontrer les remarquables et magnifiques résultats apportés par cette incomparable préparation dans l'embellissement du teint, nous en enverrons, sur réception de 10 cents, une quantité suffisante pour convaincre n'importe quelle dame que le BAUME ROYAL ITALIEN est le plus remarquable et le seul embellisseur faisant, promptement et permanentement, disparaître les rides, les boutons, points noirs, bulbes, taches, etc., qui gâtent le visage des plus jolies femmes. Il rend la peau veloutée, le teint délicat; est hygiénique, est invisible et absolument inoffensif. Envoyez 10 cents pour une bouteille échantillon ou un timbre de 2 cents pour une brochure donnant tous les détails particuliers sur la beauté de la figure.

ITALIAN DRUG CO., 207 St-Jacques, MONTREAL

Le Vrai Chic de la Saison.

EXPOSITION

Manteaux, Collerettes, Jupes et Garnitures

— Venant de —

PARIS ET NEW-YORK



Une Importation Grandiose !!

La Crème de la Nouveauté !!

On n'offre nulle part rien de plus élégant.—Cette collection est composée de petits chefs-d'œuvre de bon goût et de bon ton.—Tout est d'un genre absolument nouveau et plaira énormément aux plus difficiles.

Ce sera la Vogue à Montréal!

A voir présentement nos **Collerettes en Sealotte**, nos **Manteaux en Drab Beaver**, nos **Jupes et Matinées en Soie**, nos riches **Garnitures en Thibet et Perles**, nos **Manteaux pour Enfants!**

Immense Choix et tous Prix!

NOTRE LINGERIE EST AU GRAND COMPLET.

Letendre & Arsenault

1493 RUE STE-CATHERINE, MONTREAL.

NOUVEAUTÉS D'AUTOMNE

De même que nous avons tracé la marche du progrès dans les Nouveautés de l'été qui sera bientôt disparu, de même nous tracerons la marche progressive dans le commerce d'Automne qui est à nos portes.

Un ASSORTIMENT CONSIDERABLE et des BAS PRIX seront encore notre motto pour la saison qui commence.

- Notre Stock d'Etoffes à Robes sera sans rival.
- Notre Stock de Soies sera du chic, du beau.
- Notre Stock de Doublures sera ce qu'il y a de mieux.
- Notre Stock de Tweeds comprendra du nouveau.
- Notre Stock de Flanellettes sera attrayant.
- Notre Stock de Couvertures inspirera "le Confortable."
- Notre Stock de Chapeaux sera l'élégance même.
- Notre Stock de Bas comprendra toutes les qualités, toutes les grandeurs.
- Notre Stock de Merceries sera varié, bien assorti, tout à fait complet.
- Notre Stock en général sera pour attirer, conserver, et plaire à notre clientèle.

Archambault Freres

Angle Ste-Catherine et Amherst.

Plumes et Duvet

et Articles de Literie de toutes sortes nettoyés et désinfectés à la vapeur et à l'air chaud.

Ouvrage fait le même jour si on le désire. Plumes et Literie de toutes sortes au plus bas prix!

Montreal Feather Co.

476, Rue St-Laurent,

Entre les rues Ontario et Sherbrooke.

Tel. Bell Est 290.



HOMMES FAIBLES



jeunes et vieux—Guérison permanente, assurée, de perte de vitalité—faiblesse, impotence, déviation, perte de mémoire, etc. 26 ans de succès en Europe. Ecrivez pour notre livre "Hommes Faibles," gratis sur demande.

PASTILLES du Dr. JEAN

\$1.00 le flacon. Par la poste, cacheté, franc de port
Seuls dépositaires: **Cie Médicale du Dr. Jean**
Adresse: B. Poste Boite 187, Montréal, Can

En vente chez A. DECARY, coin Sainte Catherine et Saint Denis; B.-E. McGale, 2123 Notre-Dame; C.-O. Dacier, coin Saint-Denis et Duluth; Jos. Contant, 1475 Notre Dame.

VOTRE CHOIX A BAS PRIX !

Pôles à Rideaux, tous les genres.

Séchoirs à Rideaux.

Ustensiles de Cuisine, tous genres,

Peintures préparées.

Sherwin, Williams, pour intérieur

et extérieur.

Escabeaux grands et petits.

Machines à Laver et Tordeurs.

Trappes à Rats

L. J. A. SURVEYER

6 rue St-Laurent.



★ VIN ★
ST-LEHON

◆◆◆
Naturel,
Tonique,
Stimulant.

◆◆◆
En vente dans les
meilleures phar-
macies.

**LAPORTE,
MARTIN
& CIE,**

Seuls agents au
Canada.

LA NOUVELLE REVUE

28, Rue Richelieu, Paris

Directrice : Mme Juliette Adam

PARAIT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

Un an 6 mois 3 mois
ABONNEMENT { Paris et Seine 50f 26f 14f
Départements 56. 29f 15f
Etranger.... 62f 32f 17f

On s'abonne sans frais : dans les bureaux de poste, les agences du *Credit Lyonnais* et celles de la *Société générale de France* et de l'Etranger.

J'ai fait usage du Purificateur Tonique du Dr Lussier en 1884, pour une sévère attaque de rhumatisme inflammatoire. Ce remède ma complètement guéri. Depuis ce temps nous en faisons usage dans la famille dans tous les cas de dérangements et nous nous en trouvons bien. Je considère ce remède supérieur en tout ce que je connaisse et indispensable dans chaque famille.

Antoine Plante dit Sauvé,
St Louis de Gonzague.

Un bienfait pour le beau sexe

Aux Etats-Unis, G.-P. de Martigny, Manchester, N. H.



Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales**, les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.

Prix : Une boîte, avec notice, \$1.00 ; Six boîtes, \$5.00. Dépôt général pour la Puisseance:

L. A. BERNARD.

1882, rue Sainte-Catherine, Montréal.



U. PERREAULT RELIEUR

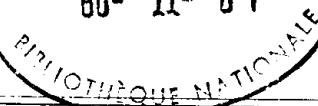
40, Place Jacques-Cartier

Spécialités : Reliure de Bibliothèque, Reliure de Luxe, Livres, Blancs, Régimes, Etc.
Relieur pour LE MONDE ILLUSTRÉ.
L'outillage le plus complet et le plus nouveau de la ville.
Une visite est sollicitée.

Grand prix spécial aux Communautés.

33059

80-11-07



LIQUEURS ET ELIXIR VÉGÉTAL

DE LA

GRANDE CHARTREUSE

EN VENTE

Chez tous les Importateurs de Vins et Liqueurs,
Epiciers en gros et en détail.

SE MÉFIER DES CONTREFAÇONS.

SEUL AGENT AVEC MONOPOLE POUR LE CANADA :

La Compagnie d'Approvisionnements Alimentaires (Ltée)

242, 244 et 246, rue Saint-Paul Montréal.

La Société Nationale de Sculpture

Au Capital de \$50.000

Organisation nouvelle. Personnel transformé du
Directeur au commis.

COURS PUBLICS ET GRATUITS DE STATUAIRE,
ART INDUSTRIEL, ARCHITECTURE, ETC.



DISTRIBUTION MENSUELLE
D'ŒUVRES D'ART
PAR VOIE DE TIRAGE

3,500 LOTS VALANT \$49,742 CHAQUE MOIS

1er Lot ... valeur \$10,000	4e Lot, valeur \$1,000
2e " " 4,000	2 Lots.... " 500
3e " " 2,000	5 " " 200

Et quantité d'autres lots de moindre valeur.

Le PROCHAIN TIRAGE le aura lieu 28 SEPTEMBRE
1899, au No 175 rue St-Jean, à Québec.

PRIX DU BILLET: 25c, 50c, \$1.00—En vente partout

T. ARCHAMBAULT, Gérant
J. COCHENTHALER, Agent Général pour Montréal
No 134, rue Saint-Jacques

Institut Dentaire Canadien

BUREAU PRINCIPAL

2, rue St-Denis, Place Viger

Tel. Bell Main 2184.

SUCCESSALE

395, rue Rachel, coin St-Denis

Tel. Bell East 846.

La succursale est ouverte : Le matin,
de 7 à 9—Le midi, de 12 à 2—Le soir,
de 6 à 9.

Un médecin est attaché à l'Institut.
Nous avons une bonne pour assister
les personnes craintives.

Dr JOS. VERSAILLE,

DENTISTE

— GERANT

Les Dames

Qui désirent avoir une ma-
gnifique paire de bottines et
de Pantoufles, sont invitées à
venir voir notre assortiment
et nos prix.

RONAYNE BROS.

2027 rue Notre-Dame

Coin Place Chabollez.



Avant l'emploi.



Après l'emploi.

POILS FOLLETS

Enlevés instantanément par le

BAUME MAGIQUE de CLEOPATRE

Prix, \$2 la bouteille

OU PAR L'ELECTROSIS

Aussi Massage de la Figure, Manicure, Pré-
paration de la chevelure, cors, oignons, incar-
nation des ongles soigné par

Mme GEO. TUCKER,

Chiropodiste pratique et Dermatologiste de la
Figure à l'Institut du Bain Oriental

137 et 449 RUE CRAIG, vis à vis du Champ de Mars

TEL. BELL MAIN 3129.

HOTEL RIENDEAU

JACQUES-CARTIER, MONTREAL.

Moderne et confortable
Prix populaires.

TELEPHONES: BELL, MAIN 1803. MARCHAND,

Bureau de Télégraphe: Great North Western et C.P.R.



De par tous les diables ! vous avez raison. (Page 80—Col. 2.)

L'OISEAU DU DÉSERT

XI

L'ISSUE SECRÈTE

(Suite)

Toutes les races de la terre avaient des représentants dans cette assemblée : un Chinois au teint jaune couvoyait un noir de la Tasmanie au visage tatoué ; des Anglais, des Allemands, des Français, des Espagnols, avec leurs costumes caractéristiques, quoique fort délabrés, avaient pris part à ce formidable meeting. Parfois des orateurs improvisés montaient sur des bornes, ou même sur les épaules de leurs camarades, et haranguaient la foule ; mais comme il eût fallu, pour être compris, faire usage d'autant d'idiomes qu'il y avait là de nations différentes, l'immense majorité demeurait insensible à ce flux d'éloquence. Des sentiments communs animaient pourtant ces hommes d'origines et d'habitudes si opposées, et ces sentiments étaient la colère, la haine et le désir de vengeance.

Néanmoins Brissot ne voulait pas se rendre encore. "Bah ! dit-il à son compagnon, il s'agit peut-être tout simplement d'envoyer au commissaire des mines une pétition pour obtenir un abaissement de droit sur le prix des licences ou sur la taxe des boissons.

—Vous croyez ? Eh bien, avançons... mais conservons la liberté de nos mouvements et tenez-vous près de moi."

Ils enfoncèrent leurs chapeaux sur leurs yeux et pénétrèrent dans la foule.

On chuchotait autour d'eux, on se poussait du coude, on leur lançait des regards d'abord étonnés, puis hostiles et menaçants. On ne songeait plus à l'orateur, et, l'agitation gagnant de proche en proche, un murmure sourd s'éleva des rangs pressés des spectateurs. Bientôt les deux amis purent entendre distinctement des voix qui disaient :

"Oui, c'est Brissot du grand store, le plus dur, le plus avide de tous les marchands... En voilà un qui a pressuré les mineurs ! Il eût laissé mourir de faim un malheureux plutôt que de lui donner un shelling ; aussi a-t-il des millions de dollars déposés à la banque.

—C'est vrai, et jamais coquin n'a mieux mérité qu'on lui appliquât la loi du lynch... Mais que vient-il faire ici ? Nous espionner sans doute et nous désigner ensuite au constable ?

—C'est possible, et si l'on voulait s'entendre..."

La motion du dernier interlocuteur se perdit dans le brouhaha général ; mais Martigny et son patron en savaient assez. Le vicomte prit le bras de Brissot et lui dit d'un ton bref :

"Etes-vous convaincu ?... Maintenant partons vite."

Et il l'entraîna vers la rue la plus voisine. Une grande clameur qui s'éleva derrière eux leur fit craindre qu'on ne voulût les poursuivre. Heureusement, comme ils tournaient l'angle de la rue, ils se trouvèrent face à face avec une escouade de soldats et de policemen qui accouraient sous la conduite d'un constable. Aussitôt les rumeurs changèrent de nature : ce furent des huées et des sifflets qui éclatèrent de toutes parts. Martigny et Brissot doublèrent le pas et bientôt ils furent loin de la foule, qui malgré la présence de la force publique, était toujours redoutable.

Après quelques instants de marche rapide, ils atteignirent le store ; le négociant en ouvrit la porte avec une clef qu'il portait sur lui, et s'empressa de la barricader de nouveau dès qu'ils furent entrés. Au bruit qu'ils firent, le mulâtre chargé de la garde des magasins se leva du matelas où il reposait, et s'approcha en se frottant les yeux.

"Pedro, lui dit le vicomte précipitamment, vous savez sans doute où vous pourrez trouver les employés du store un jour comme celui-ci ? Tom doit être à boire, Martinez à jouer aux cartes, et Landolf, sans aucun doute, est installé chez ce vieil Allemand dont la fille est si jolie... Quant à don Fernandez, Dieu sait où l'on aurait chance de le rencontrer !... Quoi qu'il en soit, allez prévenir ces gentlemen qu'ils aient à revenir ici au plus vite... vous-même, ne vous attardez pas ; vous m'entendez ?"

Le mulâtre prit son chapeau, une canne à épée, et quitta le magasin, où Brissot et le vicomte demeurèrent seuls.

Ces vastes galeries, qui recevaient un jour insuffisant par d'étroites lucarnes pratiquées au toit, avaient un caractère de tristesse maintenant qu'elles étaient désertes et silencieuses.

"Martigny, demanda Brissot d'une voix émue, il est donc vrai que nous allons être attaqués ?"

Le vicomte, au milieu de cette crise, n'avait pas un instant perdu sa présence d'esprit.

"Ma foi, je n'en sais rien, répliqua-t-il en tous cas préparons-nous à nous défendre... J'ai envoyé Pedro chercher nos jeunes gens, mais, à vrai dire, nous devons beaucoup plus compter sur nous-mêmes que sur eux.

—Je les ai pour la plupart retirés de la misère, répliqua le négociant, et ils seraient bien ingrats s'ils m'abandonnaient dans ce danger... Avec eux, je l'espère, nous serons de force à repousser encore cette fois ces enragés de mineurs.

—Sans doute, sans doute, répliqua Martigny en renouvelant les capsules de son fusil ; néanmoins nous devons surtout nous défier d'une trahison.

—Une trahison ! Quelqu'un de nos employés aurait-il la pensée de nous trahir ?

—Une sage méfiance ne gâte rien... je veillerai."

—Mais de quelle perfidie ces jeunes gens enfermés avec nous pourraient-ils se rendre coupables ? Ne partageront-ils pas notre sort, quel qu'il soit ? Auront-ils plus de chances que nous de s'échapper si nous sommes attaqués ?"

Le vicomte sourit.

"Si nous étions attaqués cette nuit, dit-il à demi-voix, et si toute résistance devenait impossible, par où pensez-vous, mon cher Brissot, que nous pourrions faire retraite ?

—Mais seulement par la porte, répliqua le négociant, à moins de nous ouvrir un passage avec des haches à travers la cloison.

—Il ne sera pas nécessaire d'employer ce moyen... venez par ici."

Martigny conduisit Brissot à l'extrémité du store. Là, écartant quelques caisses et quelques ballots qui se trouvèrent fort légers, il ouvrit tout à coup une fausse porte d'une largeur suffisante pour le passage d'un homme. Cette porte tournait sans bruit sur des charnières en cuir, et elle était si habilement dissimulée qu'il fallait être prévenu pour en découvrir la trace.

Brissot demeura stupéfait.

"Que dites-vous de ceci ? demanda Martigny. Avez-vous connaissance de cette issue ?

—C'est à n'y rien comprendre, répliqua le négociant ; j'ai fait construire sous mes yeux cette baraque de planches et je ne soupçonnais même pas l'existence de la porte secrète.

—Il n'a fallu sans doute ni beaucoup de temps ni beaucoup de peine pour pratiquer furtivement une semblable ouverture dans la cloison ; une scie et un peu de cuir ont suffi pour mener à bien cette besogne. Seulement, je me suis assuré que le travail avait été fait de l'intérieur, par conséquent l'ennemi doit être du même côté. D'ailleurs la porte, vous le voyez, ne peut s'ouvrir sans qu'on enlève les caisses qui la masquent pendant le jour.

—Vous avez raison ; mais alors, Martigny, cette ouverture a été pratiquée dans le but de me voler ?

—Cela serait possible ; peut-être aussi a-t-elle seulement pour but de permettre à quelqu'un de vos employés de sortir la nuit pendant notre sommeil.

—Si ce n'était que cela... Enfin mon cher vicomte, comment l'avez-vous découverte ?

—De la manière la plus simple. Je couche sous un comptoir peu éloigné de cette porte. Or, il y a une semaine environ, vers le milieu de la nuit, j'entendis un remuement qui se faisait dans les caisses à quelques pas de moi. J'ai le sommeil léger et je suis toujours sur le qui-vive. Je prêtai donc l'oreille et m'assurai que le bruit était bien réel. Par instants, on s'arrêtait pour écouter, puis on se remettait à mouvoir les ballots avec précaution. J'hésitais à crier et à donner l'alarme, quand tout à coup une bouffée d'air frais vint frapper mon visage et en même temps je vis une ouverture lumineuse dans la cloison ; puis une forme humaine se glissa dans cette ouverture et la porte se referma doucement.

"Mais déjà j'étais debout et, quoique à demi vêtu, je m'élançai vers cette porte dont l'existence venait de

m'être révélée d'une manière si singulière. Je la découvris facilement, malgré les ténèbres, et, après l'avoir poussée à mon tour, je me trouvai sur un terrain vague qui s'étend derrière le store.

— Mon premier soin fut de chercher des yeux celui de vos commis qui était l'auteur de cette escapade ; j'aperçus à quelque distance une espèce d'ombre qui longeait en silence les habitations. Je ne pouvais distinguer ni la tournure ni les traits de cet individu ; mais j'étais sûr de ne pas me tromper, c'était bien celui qui venait de quitter le store peu de minutes auparavant et je le suivis avec d'autant moins de bruit que j'avais les pieds nus.

— Du reste, il eut la galanterie de ne pas aller loin. Il atteignit bientôt ces cabarets ignobles qui bordent London-street et dont la plupart, malgré les ordonnances de police, demeurent ouverts toute la nuit ; alors il s'arrêta et siffla deux fois avec précaution. Un homme sortit d'un des bouges voisins, et ils causèrent à voix basse. J'aurais bien voulu entendre ce qu'ils disaient ; mais il eût fallu traverser un square qui était éclairé par la lune, et je me fusse infailliblement trahi. Comme je cherchais un moyen d'approcher des deux causeurs sans exciter leur défiance, l'homme du cabaret prit le commis par le bras et l'entraîna presque de force, à ce qu'il me sembla, dans la maison. Après un moment d'attente, voyant qu'ils ne revenaient pas et jugeant que je n'avais plus rien à apprendre pour cette fois, je me décidai à rentrer au store par la porte secrète.

— Et vous n'avez pu, demanda Brissot précipitamment, les reconnaître ni l'un ni l'autre ?

— L'homme de la taverne était encore un de ces damnés Mexicains, car il portait un *sarape*, et j'ai vu briller un *machete* à sa ceinture... Il appartenait sans doute à la bande de Guzman, le chef du claim isolé où je m'arrêtai quelques minutes en arrivant aux placers... c'était peut-être Guzman lui-même que les constables et les policemen ont pourtant recherché avec tant de soin depuis l'affaire du tonneau de poudre ; mais je ne saurais rien affirmer à cet égard. En revanche, il me fut facile de constater que l'employé déserteur était don Fernandez. Il rentra un peu avant le jour et avec tant de légèreté, qu'il me fallut une extrême attention pour distinguer le craquement des caisses lorsqu'il les remit en place. Le lendemain tout se trouvait en ordre de ce côté, et j'aurais cru avoir fait un rêve, si je n'avais reconnu de nouveau par un examen furtif l'existence de la porte secrète.

— Et vous ne parlâtes pas à don Fernandez de son escapade nocturne ?

— J'avais un projet : c'était de le suivre une autre nuit, et de pénétrer à tout prix le motif de ces sorties mystérieuses ; il importait donc de ne pas lui donner l'éveil par une parole imprudente. Mais, soit qu'il ait deviné mes soupçons, soit qu'il n'ait pas eu de raisons pour sortir les nuits suivantes, je l'ai vainement épié depuis ce temps-là. Il dort avec tranquillité du soir au matin, pendant que je veille en enrageant, et j'ignore encore le mot de cette énigme.

Brissot demeurait plongé dans ses réflexions.

— Ainsi donc Martigny, dit-il enfin avec accablement, vous pensez que Fernandez est un traître ?

— Véritablement nous avons des motifs de le croire. Ou je me trompe fort, ou cet homme, malgré ses airs mielleux, vous hait du fond du cœur. Il est dévoré d'orgueil ; sans doute il ne peut vous pardonner l'autorité que vous exercez sur lui et même les services que vous lui avez rendus. Il me hait moi-même, et j'ai surpris certains de ses regards qui trahissaient une jalousie féroce ; il est donc dans toutes les conditions voulues pour nous devenir fortement suspect.

— N'aviez-vous pas déjà des soupçons à son sujet, lors du dernier complot ?

— Oui ; mais en examinant les choses de près, j'ai reconnu que ces soupçons pouvaient être prématurés. Fernandez est poltron ; pour rien au monde il n'eût consenti à demeurer enfermé ici, s'il eût connu d'une manière précise le danger auquel nous étions exposés. J'imagine, pourtant, qu'alors déjà il entretenait des relations secrètes avec nos ennemis. Depuis ce jour, ses craintes pour lui-même d'une part, de l'autre sa

haine contre vous et moi, son désir de vengeance peut être l'espoir d'avoir sa part dans le pillage du store ou dans le prix de mon diamant que l'on cherchera sans doute à me dérober, l'auront déterminé à faire un pas en avant, à prêter l'oreille aux propositions des scélérats ligués contre nous. Croyez en mon flair, mon cher Brissot ; je ne me trompe pas et j'ai bien jugé ce maudit Espagnol.

Brissot comprenait instinctivement que le vicomte avait raison, et, en effet, la suite de cette histoire montrera combien les inductions de Martigny étaient exactes et judicieuses.

Après un nouveau silence, le négociant reprit avec agitation :

— S'il en est ainsi, Martinez, nous ferons bien, quand Fernandez rentrera, de nous emparer de lui et de le mettre hors d'état de nuire.

— Pourquoi cela, patron ? De simples soupçons suffisent-ils pour autoriser une semblable violence ? D'ailleurs, ce drôle n'est plus à craindre, du moment que nous nous tenons en garde contre lui. Nous n'avons pas besoin de recourir à de tels moyens. Je me charge de veiller sur Fernandez et je prétends l'obliger à nous défendre de tout son pouvoir. Par exemple, au premier mouvement équivoque, je lui ferai sauter le crâne, il peut y compter.

— Tuer ! encore tuer ! murmura Brissot avec une sorte d'égarement.

— Il faut tuer ou être tué, mon cher patron, répliqua gaiement le vicomte, et cette alternative doit vous rendre philosophe.

— Du moins, Martigny, reprit le négociant, clouons au plus vite cette porte secrète.

— Je n'en vois pas la nécessité ; nous roulerons devant elle deux pesants tonneaux de marchandises, et l'on ne pourra plus l'ouvrir sans notre permission. Laissons les choses dans l'état actuel ; qui sait si bientôt cette issue ne nous sera pas utile à nous-mêmes ?

— Soit, vous avez peut-être raison, mon cher Martigny ; de grâce, conseillez-moi, pensez pour moi, car ma tête se perd au milieu de ces dangers toujours renaissants... Voyons, que faut-il faire ? Ne serait-il pas prudent d'aller au camp et de demander au commissaire des mines une garde de policemen pour me protéger ?

— Nous n'obtiendrez rien, et sans doute déjà l'autorité a reçu beaucoup de demandes pareilles, car vous n'êtes pas le seul menacé. D'ailleurs, le commissaire des mines, dont tout le monde connaît la prudence, se gardera bien, dans cette crise, de diviser le petit nombre d'hommes dont il dispose ; ce serait vouloir les faire écraser en détail par les insurgés. Il vaut mieux les tenir réunies pour garder la banque, dont la sûreté importe à la colonie entière et l'on n'y manquera pas sans doute jusqu'à l'arrivée des renforts qu'on attend de Melbourne.

— Ces renforts arriveront trop tard ! Les mineurs ne rêvent que meurtre et pillage.

— Eh bien ! nous leur tiendrons tête. Voyons Brissot, du courage ! Nous avons ici des armes, des munitions ; nous allons nous trouver sept hommes pour repousser les attaques possibles. Je me charge de donner du cœur à nos poltrons et de réduire nos traîtres à l'impuissance de nuire. Tout n'est pas perdu, que diable !... Aidons-nous et le ciel nous aidera.

En même temps il se mit à choisir, parmi les fusils dont le store était bien approvisionné, ceux qui devaient servir à armer les employés ; il prépara des cartouches et fit rouler d'énormes tonneaux devant la porte secrète.

Le négociant l'aida en silence dans ces préparatifs ; quand ils furent terminés, le maître et le commis vinrent s'asseoir sur un banc, et Brissot reprit avec tristesse :

— Quand je songe aux conséquences probables de la catastrophe qui se prépare, l'énergie et le courage me font défaut. Ce n'est pas que je craigne la mort en elle-même, je la crains seulement pour les résultats funestes qu'elle aurait à l'égard de certaines personnes chères. Vous me croyez riche, mon ami ; je ne le suis pas, ou plutôt je ne le suis pas encore. Si cet éta-

bissement venait à être détruit, je serais ruiné complètement. Ecoutez : quand j'arrivai en Australie avec de modestes capitaux, j'ignorais les usages du commerce dans ce pays, et j'ai acquis mon expérience actuelle au prix de bien des mécomptes. Le store que sur des indications insuffisantes j'ai fondé à Dorling, était une spéculation mauvaise, et mes affaires allaient mal quand on découvrit l'or dans ce canton. Aussitôt je pris un parti décisif ; j'employai tout mon crédit, toutes mes ressources pour fonder cet établissement, dont celui de Dorling est devenu seulement l'entrepôt, et je suis encore redevable à plusieurs négociants de Melbourne des marchandises considérables contenues dans mes magasins. Si donc, par suite d'un pillage ou d'un incendie, elles étaient perdues, tous les fonds déposés par moi à la banque de B*** seraient à peine suffisants pour désintéresser mes créanciers.

En entendant cette révélation, Martigny ne put retenir une exclamation où il y avait autant de désappointement que de surprise. Brissot poursuivit avec une agitation toujours croissante :

— Comme les autres, Martigny, vous me supposez avide, dur, impitoyable ; en me voyant refuser crédit aux acheteurs dans mon magasin, hausser continuellement le prix des objets de consommation, lésiner sur tout, rogner jusqu'au misérable salaire de mes employés, vous m'avez cru sans entrailles ; vous avez conclu que j'obéissais seulement à l'amour du gain. Vous vous êtes trompé sur mon compte, comme tout le monde. Je ne suis ni méchant, ni avare ; le cœur me saigne parfois quand j'applique avec tant de rigueur la règle inexorable que je me suis prescrite. Le mobile de cette conduite, je vous l'ai dit déjà, Martigny, c'est l'affection profonde, sans bornes, que j'ai pour ma femme et pour ma fille.

— Qui oserait blâmer un sentiment si légitime et si naturel ? dit le vicomte.

— Je ne veux pas, je ne dois pas revenir sur un funeste et douloureux passé ; qu'il vous suffise de savoir que j'ai de grands torts à réparer envers ces chères créatures, et que mon désir le plus ardent est de les rendre heureuses. Or, elles souffrent dans ce pays perdu, et j'ai hâte de leur donner une situation plus digne d'elles. C'est pour cela, que j'ai voulu m'enrichir si vite, m'enrichir à tout prix ; c'est pour cela que j'ai accepté cette vie de lutttes et de privations dans les placers, que j'ai attiré sur moi la haine de ces mineurs... Et voilà que je suis menacé de perdre tout d'un coup le fruit de tant de fatigues, de dangers, de si pénibles sacrifices !

Le vicomte avait écouté ces confidences avec un intérêt réel ; il reprit amicalement :

— Il m'a semblé en effet, mon cher Brissot, que votre excellente dame se plaisait médiocrement dans la pauvre bourgade qu'elle habite, et je comprends votre impatience de l'en tirer. Quant à Mlle Clara, n'ai-je pas entendu dire là-bas qu'elle devait épouser M. Denison, le juge de Dorling ? Dans ce cas, elle s'établirait dans le pays d'une manière stable, et vous seriez obligé de vous séparer d'elle.

— Ce projet de mariage, en effet, nous souriait beaucoup autrefois ; mais il s'est fait depuis peu un changement extraordinaire dans les idées de Clara. Si j'en crois les dernières lettres de ma femme, Clara montre maintenant une sorte d'éloignement pour Richard Denison. Elle cherche des attermoiements, des prétextes, et tout fait supposer que le moment venu, elle repoussera définitivement sa demande.

— Et depuis quand, demanda Martigny d'une voix qui, en dépit de lui-même, était un peu tremblante, depuis quand ce brusque revirement s'est-il opéré dans les idées de Mlle Clara ?

— Je ne sais trop, répliqua distraitemment Brissot ; il paraît remonter environ à l'époque où vous avez passé à Dorling.

— Et pensez-vous, monsieur, balbutia le vicomte avec une émotion toujours croissante, que je pourrais être pour quelque chose... ?

Il s'arrêta, intimidé par le regard que Brissot attachait sur lui.

— Voilà, monsieur, une présomption étrange, reprit

le négociant ; vous êtes resté, m'avez-vous dit, seulement quelques heures à Dorling...

—Et si dans ces quelques heures, répliqua Martigny en s'enhardissant, j'avais ressenti une admiration passionnée, une affection irrésistible pour Clara ? Si, dans ce court espace de temps, j'avais pu lui révéler, par l'expression de mon visage, par mes regards, par mes paroles peut-être, le sentiment subit mais profond et sérieux qui s'était emparé de moi ? Monsieur Brissot, je ne m'en cache pas ; j'aime votre fille, et c'est là le secret du dévouement absolu que je vous montre depuis mon arrivée aux placers."

Le négociant se leva brusquement.

"J'étais loin de m'attendre..." commença-t-il d'un ton fier.

Mais il s'interrompit aussitôt.

"Eh bien ! non, je serai franc avec vous, Martigny, reprit-il plus doucement ; cet aveu ne me surprend pas. Il explique en effet votre dévouement à ma personne, dévouement qui, dans d'autres circonstances, eût pu me paraître suspect par son excès même. Vous nous avez sauvé la vie à moi et à tous mes employés lors du dernier attentat contre le store. Depuis ce temps, vous n'avez cessé de me rendre des services de toute nature ; votre perspicacité, votre intelligence supérieure, votre énergie, sont ma principale force, mon unique espoir. Aussi, ai-je pour vous une estime et un attachement réels ; et pourquoi ne l'avouerais-je pas, Martigny ! ajouta-t-il avec effusion en prenant la main du vicomte, si nous pouvions oublier tous les deux ce que nous étions et ce que nous avons fait dans une autre partie du globe ; si d'autres volontés, dont il faudra tenir compte, ne s'élevaient pas contre nos vœux, il n'est personne au monde à qui je confierais plus volontiers qu'à vous le bonheur de ma fille.

—Merci pour cette bonne parole, répliqua le vicomte transporté ; ainsi donc, vous ne me défendez pas d'espérer...

—Encore une fois, n'allons pas si vite ; je ne dois pas, dès à présent, engager l'avenir. Trop d'événements, trop d'opinions contraires peuvent s'opposer à la réalisation de vos désirs pour que j'ose les encourager déjà. Voyons d'abord la fin de la crise présente ; continuez de m'assister avec le même zèle, la même sagacité que précédemment, et plus tard, dans des temps plus calmes, nous reviendrons sur tout ceci.

—Il suffit, répliqua Martigny en serrant avec force la main du patron qu'il avait retenue dans les siennes ; je ne vous demande pas davantage, pour le moment du moins. La certitude de vos dispositions bienveillantes à mon égard va me donner une ardeur nouvelle, et peut-être mériterai-je la noble récompense à laquelle j'aspire... Du reste, continua-t-il d'un air mystérieux, rien ne saurait augmenter mon ardeur à défendre votre fortune, car depuis longtemps, sans que vous vous en doutiez, nous avons des intérêts communs.

—Que voulez-vous dire ?" demanda Brissot avec étonnement.

Le vicomte eût peut-être éprouvé quelque embarras à répondre, quand on frappa précipitamment dans la porte du store. Les deux amis saisirent leurs armes ; et Martigny, ayant regardé à travers l'étroite ouverture d'un volet, reconnut Pedro accompagné des quatre autres commis. Après avoir acquis la certitude qu'ils étaient bien seuls, il entr'ouvrit la porte et dit à demi-voix :

"Passez vite."

Il ne fut pas nécessaire de leur répéter cette invitation. Ils s'élançèrent dans le magasin, et, dès qu'ils furent entrés, Martigny se hâta de barricader la porte de nouveau.

Pedro, connaissant les habitudes de ses compagnons, n'avait pas eu de peine à les trouver, et tous s'étaient rendus sans hésitation à son appel, même don Fernandez. Ils paraissaient fort effrayés, car ils venaient d'entendre proférer les plus horribles menaces contre les marchands en général et contre leur patron en particulier. Selon eux, une attaque des principaux stores de la ville ne pouvait tarder ; les mineurs en armes, ivres de boissons fortes et de colère, allaient tout mettre à feu et à sang.

Seul entre tous les employés de Brissot, don Fernandez, habituellement si pusillanime, ne paraissait pas abattu.

"Il faut nous défendre, disait-il en anglais, en saisissant un des fusils que Martigny venait de préparer ; ce n'est pas à nous, simples employés, que les mineurs en veulent ; je l'ai entendu dire partout... Mais, si l'on s'en prend à notre cher patron, n'est-ce pas comme si l'on s'en prenait à nous ? Il est si bon, si généreux ! Ne sommes-nous pas comme ses enfants ?"

Toutefois, cette exhortation ne semblait pas produire grand effet sur ses camarades.

"Si nous essayons de résister, dit l'un d'eux, nous serons tous massacrés.

—Et puis que pouvons-nous faire, dit un autre contre des milliers d'hommes ?

—Vous êtes des poltrons, reprit Fernandez avec une ardeur belliqueuse ; il y aurait de l'ingratitude à ne rien tenter pour l'excellent patron dont nous avons mangé le pain... Quant à moi, quand je devrais combattre seul à côté de M. Brissot et de M. Martigny, je ne les abandonnerais pas."

Et il se mit à charger son fusil avec affectation.

Brissot regarda le vicomte.

"Eh bien, qu'en pensez-vous ? demanda-t-il à voix basse.

—Hum ! trop de zèle... Ayons l'œil sur lui."

XII

LA CATASTROPHE

Alors on distribua fusils et pistolets aux gardiens du store avec les munitions nécessaires pour résister longtemps, et l'on assigna un poste à chacun d'eux en cas d'attaque. Malgré cela, ils ne se montraient pas plus belliqueux et ne se gênaient pas pour dire à voix haute que cette résistance aboutirait à les faire massacrer tous.

"Qu'importe ? répondait Fernandez avec enthousiasme ; pouvons-nous lâchement abandonner notre maître ? Oui, le danger est grand, immense, inévitable, et selon toute apparence, nous succomberons ; mais, nous mourrons du moins en gens de cœur, et nous aurons prouvé notre gratitude à notre digne patron... Hourra donc pour M. Brissot !"

Comme on peut croire, ces paroles ne relevaient pas les esprits abattus, et les hourras ne trouvaient que de faibles échos. Cependant Fernandez continuait de s'agiter d'un air empressé et proposait les plans les plus extravagants pour la défense des magasins. Martigny trouva un meilleur moyen de donner un peu de cœur aux futurs combattants ; il leur fit prendre un copieux repas sur les comestibles dont on était abondamment approvisionné, et il ne leur épargna pas le cognac dont la généreuse chaleur devait remonter de leur estomac à leur cerveau.

Le reste de la journée s'écoula ainsi et la nuit vint, sans apporter aucun changement dans la situation. Des groupes nombreux passaient encore de temps en temps devant le magasin et des cris s'élevaient de ces masses confuses ; sauf ces rumeurs momentanées, on n'entendait aucun bruit alarmant dans la ville, quoique évidemment l'agitation durât encore. L'intérieur des galeries était plongé maintenant dans une obscurité complète et leurs défenseurs ne pouvaient plus se reconnaître qu'au timbre de la voix. Fernandez proposa bien d'allumer une bougie, mais Martigny s'y opposa péremptoirement, sous prétexte qu'on pourrait les épier à travers les fentes de ce bâtiment de bois, mais uniquement parce que Fernandez avait désiré de la lumière.

Cependant, le jour était tombé depuis plus de deux heures et l'on commençait à croire que l'alerte serait vaine, quand des clameurs furieuses, bientôt suivie de plusieurs coups de feu, se firent entendre dans l'éloignement. On prêta l'oreille ; le bruit, loin de cesser, allait croissant.

"Hum ! nous y voilà ! dit Martigny.

—Mais ne vous semble-t-il pas, demanda Brissot avec émotion, que l'événement, quel qu'il soit, s'accomplit à l'autre extrémité de la ville ? Si les mineurs

ont osé tenter un coup de main, ils auront craint sans doute de se hasarder dans notre quartier, si voisin du camp où se tiennent les soldats et les magistrats.

—Ne nous y fions pas, répliqua le vicomte ; mais qu'est-ce encore ?" ajouta-t-il en prêtant de nouveau l'oreille.

Les clameurs et les explosions d'armes à feu venaient d'éclater dans une autre direction, bien qu'elles n'eussent pas cessé dans la première.

"L'attaque a lieu simultanément sur plusieurs points, reprit le vicomte ; mon Dieu ! que ne donnerais-je pas pour savoir ce qui se passe !

—Eh bien ! débarrons la porte, proposa l'un des commis ; nous verrons l'état des choses et nous rentrerons à la première apparence de péril.

—Oui, oui, sortons," s'écrièrent les autres avec empressement.

Et ils s'élançaient déjà pour ouvrir la porte, comptant peut-être ne pas rentrer quand une fois ils seraient dehors. Brissot devina leur projet.

"Que personne ne bouge, dit-il avec fermeté ; ne vous montrez pas et peut-être ne songera-t-on pas à nous... Cependant, Martigny, ajouta-t-il en s'adressant à son premier commis, je pense comme vous qu'il serait utile de savoir ce qui se passe.

—Attendez... j'ai un moyen," dit le vicomte.

Sur le toit du store s'élevait une sorte de lanterne destinée à donner un peu d'air et de lumière à l'intérieur ; elle dominait non seulement le bâtiment, mais encore tous les alentours. Martigny plaça sur un comptoir, au-dessous de l'ouverture, la plus grande échelle à bras du magasin et il eut la satisfaction de reconnaître qu'elle atteignait la lanterne. Après avoir dit quelques mots à voix basse à Brissot, il gravit lestement les échelons, et du haut de cet observatoire improvisé, il put promener son regard sur une partie de la ville.

Le spectacle était lugubre et menaçant. La nuit était sombre ; les édifices les plus élevés se détachaient comme des masses noires et confuses sur le ciel d'un bleu foncé, parsemé d'étoiles. Les falots que certains marchands devaient entretenir dans les rues principales n'avaient pas été allumés, et excepté quelques lumières isolées brillant dans l'intérieur des habitations, une vaste étendue était plongée dans les ténèbres. En revanche, aux deux extrémités opposées de la ville, précisément dans la direction où les cris et les coups de fusil retentissaient sans relâche, commençaient à paraître, comme des phares sinistres, deux flammes rouges qui grandissaient de minute en minute et bientôt illuminèrent l'horizon. Evidemment, il s'agissait d'un double incendie allumé par les mineurs, et les bruits tumultueux donnaient à penser qu'il y avait de ce côté des luttes acharnées et sanglantes.

Martigny, de son poste élevé, observait ces inquiétants détails ; le patron lui demanda d'un ton d'impatience :

"Eh bien ! que voyez-vous ?"

Le vicomte ne répondit pas et s'empressa de descendre.

"Montez vous-même," dit-il.

Le négociant gravit les marches à son tour, tandis que Martigny veillait au pied de l'échelle. Après un moment d'examen, Brissot le rejoignit :

"Le feu est dans le quartier des Allemands et dans Melbourne street, murmura-t-il ; toutefois, il n'y a pas un souffle d'air et il est facile de maîtriser un incendie au milieu de nos légères constructions... Le danger est encore loin de nous."

—Il peut se rapprocher ; avez-vous entendu quelque bruit autour du store ?

—Aucun, la tranquillité la plus parfaite règne dans cette partie de la ville.

—Tant pis.

—Vous dites...

—Je dis que ce calme n'est pas naturel ; j'aimerais mieux un peu d'agitation, un peu de vie dans le voisinage. Cela prouverait du moins... Mais que diable fait-on là ?" ajouta-t-il d'un ton indifférent.

Pendant que Martigny et Brissot étaient en observation sur l'échelle, les employés s'étaient mis à chuchoter avec vivacité ; mais par-dessus ces murmures,

on avait entendu distinctement un bruit sec, comme celui d'un vase qui se brise, puis un liquide abondant avait paru se répandre sur le sol.

—C'est moi, monsieur, répondit piteusement Fernandez au vicomte, et je crains bien d'avoir fait quelque gaucherie. Vous avez défendu qu'on eût de la lumière, et comme je marchais dans l'obscurité, le bout de mon fusil a rencontré... je ne sais quoi.

—Nous allons voir cela," répliqua Martigny en allumant une bougie.

Il s'avança suivi de Brissot, vers l'endroit où se trouvait l'Espagnol. Dans cette partie du store étaient posées sur des planches, le long de la muraille, de grandes jarres de terre contenant de l'huile et des essences employées dans diverses industries. Fernandez avait été si peu chanceux, que son fusil avait heurté deux de ces jarres et les avait brisées; le liquide inondait les marchandises empilées au-dessous et coulait par terre avec abondance.

—Maladroit! dit Brissot en colère; vous payerez le dégât... que cherchez-vous de ce côté?

—Mon Dieu! patron, répliqua Fernandez tout confus, j'allais un peu au hasard, lorsque le pied m'a glissé, j'ai élevé mon fusil par prudence; le canon a rencontré ces maudites jarres...

—Allons! nous réparerons cet accident demain, s'il y a lieu, interrompit Martigny avec un accent singulier; de grâce, monsieur Brissot, assurez-vous encore de ce qui se passe dans la ville."

Le négociant se hâta de retourner à l'échelle. Quand au vicomte, après avoir éteint la lumière, il saisit la main de Fernandez et la serra dans la sienne comme dans un étoupe :

—Ainsi donc, *amigo*, dit-il en se penchant à son oreille, c'est de ce côté que commencera l'œuvre des incendiaires? Véritablement, les marchandises brûleront mieux, maintenant qu'elles sont imprégnées d'huile et d'essence!"

L'Espagnol essaya vainement de se dégager et balbutia d'une voix étouffée :

—Je ne vous comprends pas... Mais lâchez-moi... vous me brisez le poignet.

—Je vous briserai bien autre chose, si j'acquiers de nouvelles preuves de votre trahison... Marchez droit ou je vous tuerai comme un chien, je vous en avertis."

Il consentit enfin à laisser aller le commis, dont l'obscurité cachait la pâleur et l'effroi, et il revint à Brissot qui redescendait précipitamment les degrés de l'échelle.

—Un nouvel incendie vient de se déclarer, dit le négociant, et j'ai cru voir des gens se glisser dans l'ombre autour du store.

—Diable!" murmura Martigny.

Et il se mit en observation à son tour.

Brissot avait dit vrai : un troisième incendie, plus intense et plus rapproché que les autres, venait de s'allumer. A cette lueur pourprée, Martigny aperçut un certain nombre d'hommes qui entouraient le store en silence et semblaient se tenir en embuscade. Bientôt plusieurs de ces individus, portant des objets volumineux quoique légers, se détachèrent des groupes et gagnèrent la ruelle étroite où avait eu lieu précédemment une tentative criminelle. Le vicomte ne pouvait deviner quelle était leur intention; de son poste élevé, il dominait le toit du store et les toits des magasins environnants, mais son œil ne pouvait plonger au fond du passage. Comme il cherchait à éclaircir ses soupçons, Brissot le rappela d'une manière pressante.

On entendait derrière la paroi qui longeait la ruelle, une espèce de frottement continu, comme si l'on eût accumulé extérieurement des branches ou des corps légers de cette nature contre la cloison. Le vicomte eut alors l'explication de la circonstance qui lui avait d'abord paru mystérieuse, et il allait communiquer ses craintes à Brissot, quand un coup de sifflet retentit au dehors, puis les travailleurs inconnus demeurèrent immobiles comme pour attendre une réponse à leur signal.

Martigny saisit don Fernandez au collet lui appuya son revolver sur la poitrine et lui dit à l'oreille :

—Si vous bougez, vous êtes mort!

—Je... je n'en ai pas la moindre envie," répliqua Fernandez qui tremblait de tous ses membres.

Un second coup de sifflet se fit entendre; mais comme la première fois, tout demeura silencieux dans le store.

—Ils se sont sauvés ou ils sont endormis, dit alors une voix dans la ruelle, en langue espagnole; allons! il faut en finir.

—Pas encore, répliqua une autre voix rude dans la même langue; ils sont là-dedans, j'en suis certain, et tu sais que nous avons à leur dire deux mots avant d'en finir. D'ailleurs ne faut-il pas que "l'autre" nous fasse entrer?

—*Demonio!* reprit le premier interlocuteur avec impatience, nous n'avons pas de temps à perdre. Les policemen et les Maories ne sont pas tous occupés dans les autres parties de la ville... N'attendons rien de personne, c'est le plus sûr."

Et à travers les fentes de la cloison, une flamme brilla tout à coup.

Aucun doute n'était possible; on était cerné par des ennemis nombreux et ces ennemis se disposaient au pillage, à l'incendie, au meurtre peut-être. Aussi Martigny n'hésita-t-il plus; repoussant Fernandez de toute sa force il reprit son fusil, visa la partie de la cloison qui devait correspondre aux agresseurs et fit feu de ses deux coups.

Malheureusement, il n'avait pu prendre les mêmes précautions que dans une circonstance précédente; aussi les balles coniques, au lieu de traverser les planches de la clôture, vinrent-elles s'amortir contre un tonneau de marchandises. De grands éclats de rire accueillirent du dehors cette tentative impuissante.

—Je vous disais bien qu'ils étaient dans le nid! s'écria la voix que l'on avait entendue déjà; à l'ouvrage donc! Et que chacun garde bien son poste... Cette fois, nous aurons notre revanche!"

On courait dans tous les sens autour du bâtiment, tandis que la flamme augmentait rapidement d'éclat dans la ruelle et qu'un pétilllement significatif commençait à s'élever du même point.

Bientôt, des coups précipités ébranlèrent la porte; on eût de plusieurs haches qui, manœuvrés par des bras vigoureux, ne pouvaient manquer de faire bientôt voler en éclats cette fragile barrière.

—Par ici, mes amis, par ici tous! s'écria Martigny en s'adressant à ses compagnons; tirez sur la porte! allons! voilà le moment... Nous aurons du moins la satisfaction d'abattre quelques-uns de ces scélérats."

Une décharge irrégulière eut lieu, mais sans produire aucun résultat apparent, car les haches continuèrent de frapper les planches qui déjà se fendaient du haut en bas. En revanche, un des tireurs du magasin devait être bien maladroit ou bien troublé par la peur, car sa balle effleura la joue de Martigny. Le vicomte, tout échauffé par le combat, ne s'en aperçut pas :

—Courage! reprit-il avec enthousiasme, hâtez-vous de recharger les fusils... Et nous, mon cher Brissot, faisons feu de nos revolvers."

Le négociant et lui commencèrent en effet un feu roulant avec leurs revolvers; mais quand les projectiles lancés par des armes de gros calibre n'avaient pas suffi pour repousser les assaillants, comment supposer qu'ils reculeraient devant ces inoffensives petites balles? Aussi, les haches n'interrompirent-elles pas leur œuvre destructive et les ais de la porte, volant en éclats, laissaient déjà entrevoir la silhouette sombre des ennemis. Par malheur, les pistolets se trouvèrent bientôt vides.

—A votre tour, jeunes gens! s'écria Martigny; maintenant il est facile d'ajuster ces coquins!"

A sa grande surprise, personne ne répondit. Il se retourna précipitamment : les employés n'étaient plus là.

—Fernandez! Pedro! Landolf! cria-t-il avec impatience, où êtes-vous?

—Les lâches nous auraient-ils abandonnés? dit Brissot.

—De par tous les diables! vous avez raison. J'avais oublié la porte secrète, et Fernandez la leur aura montrée sans doute pendant que nous étions occupés à

nous défendre... Il faut les retenir, Brissot... venez par ici... Ils n'ont pu sortir encore."

En effet, malgré le fracas qui se faisait contre la devanture du store, on entendait dans la direction de la porte secrète un bruit vague assez semblable à celui qu'auraient pu produire plusieurs personnes en mouvement. Mais Martigny et Brissot ne pouvaient aller bien vite dans les ténèbres; quoiqu'ils se tinsent par la main, ils se heurtaient fréquemment aux meubles et aux ballots. Enfin un rayon lumineux vint éclairer leur marche : c'était la flamme de l'incendie qui avait percé déjà la mince cloison. A cette lueur ils entrevirent plusieurs hommes qui s'agitaient autour de la porte secrète alors béante. Martigny s'élança vers eux :

—Fernandez! hidalgo maudit! s'écria-t-il, vous allez me payer cher cette trahison! Faites rentrer les employés, ou je vous jure..."

Il n'acheva pas : plusieurs des hommes qu'il prenait pour les commis s'étaient tout à coup jetés sur lui, tandis que d'autres s'emparaient de Brissot. En un instant ils furent renversés tous les deux et rendus incapables de faire le moindre mouvement. Ils voulurent crier, des mains brutales se posèrent sur leur bouche. Cela s'était accompli si rapidement qu'ils n'avaient pas eu le temps de songer à la résistance.

Quand ils furent ainsi réduits à l'immobilité, un de ceux qui tenaient le vicomte demanda en espagnol :

—Celui-ci est-il bien l'homme au diamant?

—Oui, répondit une voix qui semblait être celle de don Fernandez.

—Et celui-là, demanda un de ceux qui tenaient Brissot, n'est-il pas le maître du store, ce marchand au cœur dur qui nous a tant pressurés et qui a fait tuer récemment notre pauvre Alvarès?

—C'est lui, *senor* Guzman, répliqua la même voix; vous ne pouvez le haïr autant que je le hais... lui et l'autre Français qui a le beau diamant.

—Eh bien donc! reprit le personnage qu'on avait appelé Guzman et qui semblait être le chef de la bande, faisons ce qui a été convenu.

Martigny sentit qu'on le fouillait; en un clin d'œil ses armes, ses papiers, son argent devinrent la proie des pillards. Il se débattait et poussait des cris inarticulés pour appeler Brissot à son aide; mais Brissot lui-même devait être en grand péril, car, étant parvenu à dégager sa bouche un moment, il balbutia d'une voix lamentable :

—Au secours!... au secours!..."

Le vicomte ne pouvait se retourner pour voir de quoi il s'agissait, mais il entendait des trépignements convulsifs et la voix du patron s'éteignit tout à coup comme si on lui eût vigoureusement serré la gorge. Martigny était lui-même contenu par des gens robustes; et il lui sembla qu'on cherchait sur lui un objet qu'on se dépitait de ne pas trouver.

Pendant ce temps, l'incendie faisait des progrès d'autant plus rapides qu'il avait envahi les marchandises arrosées d'huile par la prétendue maladresse de Fernandez. La fumée devenait si âcre, si épaisse, roulait en flots si ardents que l'on pouvait à peine respirer. Aussi les mineurs qui attaquaient la porte principale avaient ils été repoussés par ces vapeurs suffoquantes.

—Dépêchons! dit une voix; le feu nous gagne et le baril de poudre, qui autrefois n'a pas voulu sauter, se trouve encore ici.

—Voilà qui est fini pour le patron, dit un autre derrière Martigny; c'est la loi du lynch que nous lui avons appliquée... Puisqu'il aimait tant ses marchandises, ils périront ensemble... Caramba! n'avez-vous pas terminé votre besogne, là-bas.

—Nous ne trouvons rien, répondit avec colère un de ceux qui tenaient le vicomte; on nous a trompés!

—Impossible! répliqua Fernandez; il a sur lui ce fameux diamant de douze mille dollars; il l'a, j'en suis sûr!"

La main qui s'était posée sur la bouche du vicomte se retira; mais aussitôt un long couteau s'appuya sur son cœur, et on lui dit en mauvais anglais :

—Où est ton diamant?"

ELIE BERTHET

(A suivre)